

# Cercle d'histoire et de folklore

## Terres d'Herbeumont à Orchimont

FEUILLETS D'INFORMATION n° 56 Printemps-Eté 2004

Secrétariat: Claudine Pignolet, Station 9 – 5575 GEDINNE - ☎061/58 87 26

Compte n° 000-1416824-42 – E-mail : cercle.t.h.o@skynet.be

60° ANNIVERSAIRE DE LA LIBERATION – SEPTEMBRE 1944



SAINT-MEDARD, M. Mathelin entouré de soldats américains

Coll. Roger Mathelin

### Editorial

Je suis particulièrement heureuse de vous adresser ces feuillets au moment où nous allons commémorer le 60<sup>e</sup> anniversaire de la libération de notre région par les Américains et les Forces alliées.

Un jour de printemps, M. Jean Istace a eu la bonne idée de rédiger un petit article racontant ses souvenirs de septembre 1944 alors qu'il n'était qu'un enfant. Son initiative s'est avérée excellente puisque vous avez été nombreux à consigner les faits et émotions ressenties à la même époque.

Au départ, je pensais vous présenter une synthèse des événements que nous avons vécus, mais la Libération a été perçue si différemment par chacun que c'est nettement plus intéressant de connaître l'intégralité des récits individuels, car ils ne ressemblent pas aux clichés que nous avons reçus via le cinéma, c'est-à-dire l'entrée triomphale à Paris du général De Gaulle, du général Leclerc (devenu maréchal après) et des Américains.

Que ce soit à Paris, Bruxelles ou chez nous, la Libération même si elle est teintée d'une joie immense n'a pas effacé les sacrifices qu'elle a suscités. Voici donc quelques pages d'histoires vraies, vécues par certains de nos membres nés avant 1944 ; ce sont des souvenirs qui ont marqué une enfance, une adolescence, une jeunesse.

Pour quelques-uns d'entre nous, qui étaient tout petits, le témoignage d'un aîné a été utile pour expliquer le pourquoi de certains faits.

Comme vous pourrez le remarquer, les enfants ont eu la révélation de « *l'homme à la peau noire* », les jeunes de *la Jeep et du chewing-gum*... J'arrête ici pour vous laisser découvrir vous-mêmes cette Histoire qui ne figure dans aucun livre.

Après cette lecture, en faisant un pas en arrière, nous constaterons qu'il était bien impossible, il y a 60 ans, d'imaginer qu'un détachement de l'Armée allemande défilerait le 21 juillet 2004, sur la place des Palais à Bruxelles, devant le Roi des Belges, les membres du Gouvernement et les anciens Combattants, au son de *la Marche des Chasseurs ardennais*.

Je remercie vivement tous ceux qui ont accepté de consacrer un peu de leur temps pour nous livrer cet épisode de leur vie.

Claudine Pignolet

\*\*\*\*\*

### **Août 1944 – Libération de Paris**

J'avais 12 ans en 1944 et j'ai vécu la libération de Paris. Voici mes quelques souvenirs de cette époque réunis à ceux de ma sœur aînée.

Samedi 12 août 1944 - Grand-père et Grand-mère débarquent de Saint-Germain-en-Laye.

Samedi 19 août 1944 - Arrivée couronnée, car le soir vers 20 h, au beau milieu du dîner, *tac.tac.tac.*, une voiture allemande avec 6 ou 7 boches (c'est ainsi qu'on les appelait entre nous), mitrailleuse au poing, tirent sur deux types arrêtés devant les fenêtres de la salle à manger.

Nous nous plaquons tous par terre, sauf Papa et Grand-père qui n'ont pas réalisé. Un des pauvres types est blessé, il a une balle dans le bras et une dans le pied ; il saigne comme un malheureux. Garrot raté, car il n'a pas voulu retirer sa manche. Heureusement, une ambulance arrive.

Dans la matinée, tous les drapeaux sont sortis, *le Trocadéro* était pavoisé, mais c'était un peu prématuré, les Allemands les font descendre illico. C'est dommage de les montrer pour les redescendre !

Lundi, mardi, mercredi - C'est la grande débandade boche. Ceux d'à côté (13, *avenue Raymond Poincaré*) sont partis après avoir déménagé à peu près tout et donné à chaque type ayant travaillé pour eux, une bicyclette (d'assez mauvaise qualité, semble-t-il) et une paire de godasses. Le lendemain, le grand garage, *rue Lauriston*, est pillé par les Français, c'est une vraie bagarre ; chacun tire ce qu'il peut : savonnettes, chaussures, couvertures.

A côté, de même, le gardien nous donne ce que l'on veut. Nini (notre domestique depuis 15 années) a hérité d'un fauteuil et d'une table. Nous avons eu 4 chaises et une sorte d'étagère en chêne, du papier WC.

Ce Charley qui travaillait pour les Allemands se dit maintenant fils d'une anglaise ; de fait, il parle l'anglais couramment, c'est tordant.

Ces trois jours nous sommes complètement consignés aux couvre-feux à 2 h de l'après-midi. Ce n'est pas rigolo. Téléphone sans arrêt.

Jeudi 24 août 1944 - 10 ½ h, nous sommes couchés. Maman arrive en chemise de nuit : « *Les Américains sont à Paris, les cloches sonnent !* ». De fait, toutes les cloches de Paris sonnent à toute

volée. *De Gaulle* est à l'hôtel de ville. Tout le monde est aux fenêtres chantant *la Marseillaise*. Vive la France ! Plus moyen de se coucher.

Vendredi 25 août 1944 – Paris pavoise.

Toute la nuit, canonnade. Le canon de *Longchamp* tire sur le 15<sup>e</sup>. Réveil plutôt bruyant, plus moyen de sortir. On ne peut plus aller chercher du pain, tant pis, on s'en passera. L'avenue *Raymond Poincaré* est barrée à la *place du Trocadéro*. Sous les porches, il y a des F.F.I. en bras de chemise, revolver au poing, mitraillette ou fusil – c'est charmant ! Nous devons fermer nos fenêtres de peur de recevoir une balle. Lutte toute la matinée, sans fin, plusieurs essais d'incendie ratent (arrivée des pompiers), un boche tué, enterré illico dans le terrain vague.

La division *Leclerc* défile depuis ce matin 8 h et nous sommes cloîtrés à la maison. Malgré tout, vers 14 h, n'y tenant plus, je pars avec Papa, Pierre, rasant les murs vers la *place du Trocadéro* et allons voir le défilé des tanks, des chars, voitures etc. *rue de la Pompe* : Enthousiasme sans fin. Ce n'est que baisers, fleurs, champagne. Récolte de cigarettes, chewing-gum (suving gum !), bonbons, etc. Mais ce n'est pas long. Arrivent à l'horizon des Allemands qui tirent, débandade de la foule (Pierre : les premiers tirs sont partis des toits où se trouvaient des miliciens cachés derrière les cheminées). Nous nous fauflons comme nous pouvons. Les chars ripostent à n'en plus finir. Bruit épouvantable, nous nous « *caparotons* » à la maison où l'on est plus tranquille.

16 h 20, les boches dressent le drapeau blanc aux garages *Kleber et Lauriston* et *au Majestic*, ce n'est qu'un « *hourrah !* » et tout le monde se précipite pour voir ces brutes désarmées ; heureusement quelques F.F.I. font le service d'ordre, sans quoi on les aurait arrachés et pilés. Il y avait 60 boches à *Kléber*, autant à *Lauriston*, 200 *au Majestic*. Nous les avons tous vu défiler. Ce n'était que des « *A bas les boches ! A mort les salauds ! Vive la France !* »

*Place du Trocadéro* quelques femmes étaient entourées par la foule demandant qu'elles soient tondues.

Au dîner, nous avons bu le champagne à la Victoire, la Libération de Paris, car enfin nous étions libres et Paris de même.

Samedi 26 août 1944 – Nous pavoisons tout ; tout le monde achète des banderoles de papier bleu, blanc rouge. Paris est splendide.

13 h30, nous partons car *De Gaulle* défile à 15 h. Nous sommes au 1<sup>er</sup> rang aux *Champs-Élysées*, nous avons vu épatamment bien. Ce n'était pas un vrai défilé, mais les glorieux défenseurs, flics, etc. qui défilent.

*De Gaulle* va à la *Concorde* : *Marseillaise* et chants nationaux, puis direction *la Cathédrale*, mais là un attentat épouvantable, un type tire, affolement, coup de mitraille de partout, des gargouilles, des balustrades tombent, quelque chose d'horrible ; la cérémonie continue malgré tout, mais sans le Cardinal *Suhard*. En même temps, ça tire de partout des toits et dans tous les quartiers (encore les miliciens).

Le soir, bruit terrible. Je me lève en sursaut, robe de chambre, Maman aussi ; c'est un bombardement vraiment très, très impressionnant étant donné que les boches visent absolument n'importe où. Enfin 12 h30 (minuit), nous n'avons rien. Vers 3 h, les boches reviennent mais moins longuement que la 1<sup>ère</sup> fois. Quelle nuit ! Désastre abominable ! Ils ont touché à peu près tous les quartiers sauf le 16<sup>e</sup>, le 19<sup>e</sup> et 2 autres ; beaucoup de morts et de blessés.

Dimanche 27 août 1944 – Grande fête de la Libération.

Pierre Piquart

### Septembre 1944 – Libération de Bruxelles

Histoire vécue par mon frère Joseph, âgé de 23 ans en septembre 1944. Mon frère nous dit : « *Il paraît que le Palais de Justice est en flammes, je pars y voir de plus près...* ». Le lendemain, n'étant pas rentré au bercail, nous étions tous inquiets. Voici son récit vécu :

Ayant vu le Palais de Justice à la proie des flammes, je me dirigeais vers le Boulevard de Waterloo ; arrivé à la Porte de Halle, une foule en délire accueillait nos troupes alliées, conduisant leurs chars où étaient agrippées de jeunes femmes enthousiastes « au cœur d'artichaut » ; un baiser par ci, un baiser par là.

Tout à coup, en sens inverse du Boulevard, un char allemand en perdition conduit par des S.S. se mit à tirer en rafales. Ce fut la débandade, tout le monde s'enfuyait. Me trouvant sur le trottoir, je m'engouffrai dans une large porte entr'ouverte d'une taverne, suivi par un homme d'une soixantaine d'années qui s'écroula. Touché par une balle des S.S. qui avait ricoché du mur vers son bras, atteignant le poumon. Il fut transporté à la maison bourgeoise d'à côté. On avertit un prêtre qui vint lui donner l'Extrême-onction. Répondant à la question du prêtre, il lui dit : « *non, non, je n'ai rien à me reprocher* », puis il rendit l'âme. Nous étions bouleversés et l'avons veillé toute la nuit.

Aujourd'hui encore, il m'arrive de penser : « Peut-être m'as-tu sauvé la vie, homme inconnu qui me suivait de si près... ».

Marie-José Maury, sa sœur

### **Moments de la libération, le 6 septembre 1944 à Willerzie**

Le jour avant la libération du 6 septembre, de nombreux Allemands avaient investi Willerzie. Ils s'étaient battus à Hargnies (France) et avaient tué de nombreux civils. Les blessés allemands furent soignés dans des granges du village qui leur servaient d'hôpital de campagne.

Le 5 septembre, des Américains avaient déjà pointé leur nez. En effet, une auto-blindée avec chenilles s'était présentée au calvaire de la route de Louette-Saint-Pierre. Les Allemands avaient bloqué la route avec des charrettes, pierres, etc. entre la rue de l'Etang et le croisement des routes de Louette-Saint-Pierre, de Marotelle et du Faubourg. Après un bref échange de tirs entre la position et l'auto-mitrailleuse, les Américains voulurent faire demi-tour sur la route. Le véhicule bascula au calvaire et les Allemands firent prisonniers les trois occupants. Il reste le souvenir de les voir remonter la rue de l'Etang, souriants et faisant discrètement le V de la victoire. L'auto-mitrailleuse a été emmenée dans une grange du Faubourg.

Toujours ce 5 septembre, Marie-Louise Maillien habitait la rue des Juifs. Portant un de ses fils dans les bras, elle vient regarder par la porte de l'écurie, car il y avait beaucoup de mouvement. Son mari ainsi que d'autres habitants s'étaient cachés dans l'abri en planches aménagé au fond du jardin. La voyant, un soldat allemand l'interpelle : « *Magasins, tous fermés ?* »

- « *Plus rien dans les magasins, alors fermés* »

Montrant l'enfant, il continue : « *Petit garçon ? Petite fille ? Ah guerre gross malheur ; village à côté (Hargnies) petits garçons, petites filles, kapout !* ».

Mme Mallien : « *J'avais peur qu'il vienne voir au fond du jardin. Comme il avait faim, je suis allée chercher deux œufs au nid et lui ai donnés. Il les a gobés et est reparti à mon grand soulagement* ».

Léona Pirlot habitait le quartier du Petit Culot et raconte qu'on entendait les chars monter le *Pont Collin* (route venant de Hargnies). Ceux du Petit Culot se sont précipités avec les drapeaux. Mon père, Alexandre Pirlot, avait mis cinq drapeaux sur une hampe : belge, français, anglais, américain et russe. Albert Charlier avait pris des fleurs et portait Josette (sa fille) à bout de bras afin qu'elle donne le bouquet à l'Américain. C'est à ce moment qu'un char resté à *Coubry* (route de Rienne) a tiré tuant un Américain. Sauve-qui-peut général.

Marc Baijot est blessé, Albert Charlier aussi. On les transporte à côté de chez Paul Baijot et on les couche sur la paille. Plus tard, ils seront transportés à l'hôpital de Charleville.

Alexandre Pierlot est rentré chez lui avec ses drapeaux et les a cachés sous le foin. Nous, on s'est cachés chez Paul Baijot. En groupe, nous étions plus rassurés.

Il y avait une chicane au niveau de la chapelle Notre-Dame de Lourdes. Un char allemand en retraite, était posté à la route de *Coubry* à environ 500 mètres de là et tenait la chicane en point de mire. Les tirs américains l'ont fait déguerpir et se déplacer vers Rienne.

Albert Bruck, qui était à Hargnies, est revenu en jeep avec les Américains qui continuaient leur progression. En arrivant au *Droit de l'Etat*, à 800 mètres du village, Albert voit le chien de la famille tué au bord de la route. Il craint pour son père. A Willerzie, ses parents, prévenus que leur chien gisait à cet endroit, éprouvaient les mêmes craintes au sujet de leur fils. Heureusement, en

arrivant près de la chapelle, Albert pouvait voir ses parents et Marie, sa sœur, sur le pas de la porte. Soulagement des deux côtés.

L'épouse de Lucien Liétard appelait son mari : « *Lucien, viens voir les Américains !* » Et Lucien de répondre : « *Yè longtin qu d'jul ai vèyu !* » (Il y a longtemps que je les ai vus).

Début 44, il portait chaque jour un œuf à un aviateur américain logé chez sa sœur Adèle. Il n'en avait jamais parlé.

Marc Liétard

### **Libération – région de Beauraing – Wellin**

J'avais 13 ans lors de la libération, mais je ne me souviens pas avoir vu un Américain dans notre village. Par contre, lors de l'offensive Von Rundstedt, je me souviens que les Américains avaient capturé un Allemand revêtu de l'uniforme américain. Ils lui avaient arraché le veston en laine (de mouton) en le maltraitant et l'ont attaché, en chemise sur le capot de la jeep pour le conduire à Givet où il devait être fusillé. Il est à noter qu'il faisait excessivement froid.

Je ne savais pas encore beaucoup de choses de la vie et au départ j'étais étonné, voire indigné que les Américains traitent pareillement un des leurs, heureusement mon père m'a expliqué immédiatement le pourquoi de ce comportement.

U.D.

### **Août-septembre 1944... Ecole communale de Haut-Fays, souvenir du jour de la libération**

Notre famille habitait le logement de l'instituteur, haute bâtisse en pierre au point le plus élevé du village, sur la route Wellin-Gedinne.

Nous y menions la vie rude de tous les jeunes ardennais de l'époque. Les rares vacances scolaires qui nous ramenaient du collège à la maison, nous permettaient de reprendre contact avec la vie du village. Ainsi nous savions que des camps de maquisards étaient établis dans les bois d'alentour et que des hommes du village en faisaient partie. De temps à autre, on hébergeait des groupes d'Allemands qui refluait, venant de France par la vallée de la Semois ; la troupe s'installait pour une nuit sur la paille dans le local de classe et un ou l'autre officier dans une chambre de la maison. La veille de la libération, nous en logions encore quelques-uns, fourbus, découragés.

En cette fin août 1944, l'aube de la libération frappait à nos portes. On suivait la progression des Alliés avec des moyens de fortune et le soir, depuis notre grenier, nous observions le faisceau des puissants projecteurs qui fouillaient le ciel pour essayer de localiser une ou l'autre « forteresse volante » en mission sur l'Allemagne.

Le matin du 1<sup>er</sup> septembre 1944, tout est calme ou presque... à Haut-Fays et rien ne laisse prévoir le combat qui se prépare entre les maquisards et Allemands sur les hauteurs proches de la ferme de l'Avrinchenet à quelques kilomètres du village. Les échos de la mitraille nous parvenaient sans que l'on sache très bien ce qui se passait. (*Ce combat a été relaté dans plusieurs publications et un monument a été élevé sur les lieux pour garder la mémoire de ces maquisards qui sont morts là, victimes d'une dénonciation.*)

Pour nous, la guerre allait se terminer. Le 9 septembre dans la matinée, quelques rafales et un coup violent... Avec quelques voisins, nous descendons dans la cave dont la voûte avait été renforcée par des troncs de sapins. Nous n'y resterons pas très longtemps. Quelques heures plus tard, une voisine, la fille du percepteur Robinet vient nous crier : « *...les Américains sont là !...* ».

Nous sommes sortis de la cave et avec mes frères on s'est retrouvé sur la place du village où, effectivement, Américains et Canadiens étaient bien là, sur leurs jeeps, machouillant cigarettes ou chewing-gum et entourés par une population en fête. On passait sans transition, de l'inquiétude des derniers jours d'occupation, à l'émotion de la liberté retrouvée.

Un peu plus tard dans la journée, un groupe de maquisards sortant du bois, défilait sur la grand-route ; ils encadraient des prisonniers allemands qui furent rassemblés dans la cour de l'école du « maître Nannan ». Au même moment, un camion débarquait un groupe de rexistes et je me souviens

qu'il fallait toute la détermination des Américains pour empêcher les maquisards de mettre à mal ce piteux rassemblement.

Le même jour au soir, nous avons quitté notre logement. Les Américains en avaient fait un poste d'observation et de commandement. La famille fut ainsi dispersée : les garçons chez notre voisin, le meunier Gustave Lambert dont les garçons avaient notre âge. Les filles ont été hébergées chez les Sœurs de la Doctrine sur la place du village. Cette fin de vacances scolaires n'était pas pour nous déplaire ; on rôdait autour des cuisines de la troupe installée dans la cour de l'école, sous le gros noyer.

Puis il fallut bien reprendre le chemin de nos collègues respectifs pour continuer les études qui quelques mois plus tard allaient de nouveau être perturbées par l'offensive Von Rundstedt... mais c'est une autre histoire !

J. Dufrêne, fils de l'instituteur de cette époque

### **La libération de Bohan, le 5 septembre 1944**

Tôt le matin, le 5 septembre 1944, à Bohan, les habitants furent réveillés par un bruit de ferrailles de véhicules blindés. J'avais 13 ans. Il faisait beau. J'habitais avec mes parents la maison de l'école (mon père était instituteur) face à la Semois qui coulait à une cinquantaine de mètres. De nos fenêtres, nous pouvions voir le pont de bois reconstruit en 1940 par les Allemands.

Les véhicules blindés étaient allemands. L'un était un tank armé d'un gros canon, l'autre une auto blindée à chenilles. Ils s'étaient arrêtés, près de l'aubette de la douane près de la maison de Joseph Martin. On devina rapidement qu'ils allaient faire sauter le pont ce qui nous fut confirmé par une dame, Mme Davix, qui connaissait la langue allemande et qui était allée s'informer auprès des soldats dont certains étaient déjà occupés fébrilement à installer des caisses d'explosifs sous les deux travées centrales du pont.

Nous fûmes invités à nous éloigner. Nous sommes allés nous réfugier derrière le "*mur de la Céline*" à l'entrée du chemin des Vieux Fossés, rebaptisé "*rue de la centenaire*" à quelques mètres de la rivière et à deux cents mètres du pont. Une violente explosion retentit et l'on vit dans les airs s'élever une gerbe d'eau et de fumée, des poutres, des planches, des rondins en sapin qui soutenaient le tablier, puis retomber avec fracas dans l'eau, sur les toits des maisons dont les vitres volèrent en éclats. Il y eut un silence. Puis les blindés dont les occupants menaçants, pointaient leurs armes vers les maisons, quittèrent le village en empruntant la route de Membre.

Il n'était pas neuf heures du matin quand une clameur retentit du côté du pont où de nombreux curieux commentaient les dégâts : "*Les Américains! Les Américains!*".

Deux jeeps venaient de s'arrêter le long du chemin qui conduisait jadis au gué, rive droite, en aval du pont.

J'assistai alors à un spectacle fabuleux: une foule délirante de joie, dont j'étais, se précipita dans l'eau en criant et gesticulant de joie pour aller à la rencontre des libérateurs, grimpèrent sur les jeeps puis embrassèrent les soldats. Déjà des drapeaux américains et belges étaient accrochés aux fenêtres. Les jeeps traversèrent la Semois, puis s'arrêtèrent sur la place où elles furent de nouveau submergées par les Bohannais. On prit des photos des soldats entourés des jeunes filles dont certaines étaient habillées en noir jaune rouge. Ce fut un moment de liesse incroyable, mais qui ne dura que peu de temps, car ces Américains qui étaient en fait en reconnaissance, rebroussèrent chemin. Il y eut un moment de panique. On crut que les Allemands revenaient. On fit disparaître drapeaux et calicots. Mais on ne revit pas les ennemis. L'après-midi, une colonne américaine composée de blindés et d'infanterie venant des Hautes-Rivières (France) entra dans le village puis occupa la crête qui sépare Bohan et Membre où fut installé un char.

Dans l'après-midi également, par le chemin de la Rivette, se présenta un peloton de maquisards qui s'était rassemblé du côté de Kelan. Le lendemain, 6 septembre, après avoir tiré quelques coups de canon vers Membre, ces troupes se retirèrent vers Hérisson, ils accrochèrent une colonne blindée allemande à Conrad, puis une ambulance amena à Bohan huit blessés allemands qu'ils déposèrent à l'Hôtel Beau Site. L'un d'eux mourut et fut enterré à l'entrée du cimetière où son corps reposa pendant plusieurs années.

Yvon Lambert

## Deux souvenirs de la libération à Laforêt

Etant donné mon jeune âge à l'époque de la libération – à peine 3 ans – les deux événements que je relate ici n'ont pu l'être que grâce à une des dernières « *mémoires* » de Laforêt, M. Louis Lebas (80 ans) qui m'a permis, par ses précieuses indications, de situer les faits dans le temps. En outre, pour le premier souvenir évoqué, j'ai pu bénéficier du témoignage de M. Emile Tissot qui avait 14 ans à l'époque. C'est le seul des protagonistes encore en vie.

### Arrestations dans les champs

Mon souvenir est ténu : une effervescence inhabituelle à la maison et dans le village en général. Les Allemands venaient, en effet, d'arrêter quelques hommes de Laforêt occupés au travail des champs. Parmi ceux-ci, se trouvait mon père, Amand Mathieux. Ce n'est que bien plus tard, quand j'ai compris ce qui s'était passé ce jour-là, que j'ai fait la relation entre le souvenir qui continuait à voguer dans ma « petite tête » et les faits. Mais pourquoi ces arrestations ?

Nous étions le vendredi 26 mai 1944, l'avant-veille de la Pentecôte. Les Allemands devenaient assez nerveux, se doutant d'un débarquement allié proche... sans savoir ni où ni quand. D'autre part, les résistants multipliaient les attaques contre les troupes d'occupation qui devenaient de plus en plus méfiantes. Il y avait notamment eu l'escarmouche du « *Moulin Nemery* » entre maquisards et soldats allemands (attaque par les Allemands le 23 mai 44 à 16 heures). Ce moulin se situait entre le « *Moulin Simonis* » (Laforêt) et Sugny. Après le combat, les Allemands mirent le feu au moulin, d'où le nom qu'il a porté depuis lors, « *Moulin brûlé* ». Dans les jours qui suivirent les vérifications d'identité effectuées par les Allemands à la recherche de résistants se firent fréquentes dans les villages environnants.

En ce qui concerne les hommes arrêtés à Laforêt, ils furent relâchés après une interrogation en règle. Je pense que mon père a eu très peur ce 26 mai 44, car il faisait partie du maquis de Vresse, le « *Camp des Blaireaux* ». Quant à moi, je ne me souviens plus si j'ai eu peur ou si j'ai pleuré.

### Une nuit dans le « *Trou de la Molette* »

Les Américains étaient arrivés à Laforêt, par le haut du village, dans la journée du 6 septembre 44. Ils savaient qu'un détachement de soldats allemands était cantonné à Vresse, situé à un kilomètre de Laforêt. Dans le courant de la journée, les Américains commencèrent à tirer en direction de Vresse (canon ou mortier ?) puis cessèrent le feu lorsqu'on leur eut signalé que les habitants de Vresse n'avaient pas quitté le village. Le reste de la journée se passa dans le calme, mais les habitants de Laforêt craignaient qu'un combat n'intervînt au cours de la nuit. C'est pourquoi un certain nombre de villageois décidèrent de passer la nuit dans le « *Trou de la Molette* ». C'était une ancienne galerie d'ardoisière située un peu en aval du célèbre « *Pont de claies* » de Laforêt, à moins de 500 mètres du village.

Au petit matin, averti que les Américains avaient quitté le village en direction de Mouzaive, par le chemin longeant la Semois, tout le monde rentra au bercail.

J'étais sans doute un des plus jeunes à avoir passé la nuit dans ce refuge à chauves-souris. Je n'ai aucun souvenir de la nuit, mais bien du retour au village : je vois encore deux véhicules américains renversés dans un fossé presque à l'entrée de la localité. Je suppose que c'est l'obscurité qui a joué un vilain tour aux chauffeurs !

Claude Mathieux

## Septembre 1944 – région d'Alle

En préambule à la réponse pour le 60<sup>e</sup> anniversaire de la Libération, qu'il me soit permis de rappeler la mémoire de mon beau-frère Emile Claude, décédé au *stalag XIA* à *Falling Castel* et inhumé à Plainevaux (Paliseul). Il n'y a pas de pelouse d'honneur.

Ce rappel étant accompli avec tristesse, voici au plus court la relation de souvenir où je me trouvais à 18 ans (né le 31 mars 1925) dans les bois du maquis de Alle lors des infiltrations américaines.

Nous trouvant dans le maquis des bois dans la région de Mouzaive, Membre, Vresse, Ban d'Alle, nous avons subi une attaque après embuscade de blindés d'un ennemi s'exprimant par haut parleur depuis Alle, en un français guttural "*Rendez-vous, rendez-vous*". Lors de cette attaque, c'est alors qu'un ami maquisard, le comte de Liedekerke a été touché par balles montantes en plein dans l'aîne.

Une plaque commémorative en son honneur (et celui des membres du maquis de Rebais et de Six-Planes) a été inaugurée au pied de cette colline près du pont, appelée *le Corps de Garde*.

Peu de jours après ce sinistre événement, les Américains sont arrivés; éclaireurs en jeep d'abord, puis les armements lourds.

Mon séjour de maquisard ne s'est pas prolongé, les études devant reprendre au plus tôt pour terminer des humanités avec beaucoup de heurts.

*A Genval, j'ai retrouvé le "petit Jean" qui s'occupait clandestinement du ravitaillement du maquis d'Alle. Il s'agit de M. Eugène Lebailly dont on a appris récemment le décès après celui de son épouse quelque temps auparavant. Il s'occupait activement du groupement du troisième âge à Genval.*

René Wolwertz

ALLE, le Rocher du Corps de Garde Dessin de Robert Grimonpont

### **Alle-sur-Semois en feu quelques jours avant la Libération**

Habitant Bouillon, j'allais avec Maman en fin d'après-midi à Alle où demeuraient ses parents. Nous avons pris *le tram de Sugny* près du tunnel à Bouillon qui nous conduisait *au Transit*, c'est-à-dire au carrefour de la route Bouillon-Pussemanage et Alle- Saint-Menges (France). De là nous descendions vers le Ban d'Alle et il nous restait environ 6 km à marcher. Nous prenions un raccourci qui nous menait au-dessus du *Gros Bois*. Là nous apercevions le village d'Alle dans le fond de la vallée qui semblait être envahi par des flammes et un nuage de fumée.

Maman était inquiète, la petite fille qu'elle traînait (je n'avais pas 3 ans) était fatiguée. A l'entrée du village, près de la gare, nous avons vu *La Ringe* (rue principale) en proie aux flammes. Pour arriver chez mes grands-parents, nous avons dû passer devant beaucoup de maisons incendiées.

Il y avait des hommes au-dessus des brasiers qui essayaient de scier les toits, des femmes en pleurs, un va-et-vient de gens qui voulaient, sans doute, circonscrire le feu ; tout cela dans de l'air surchauffé et suffocant. Je ne comprenais que cette violence rougeâtre et crépitante en cette fin de journée, dans une atmosphère de terreur et de détresse. C'était sinistre ! Cette vision horrible m'a accompagnée durant des années.

Que s'était-il passé ?



Le lendemain de la mort de James de Liedekerke (tué le 3 septembre 1944), des soldats allemands de la garde de Mogimont avaient été blessés grièvement dans une embuscade tendue par les maquisards et, en représailles, d'autres avaient mis le feu à de nombreuses maisons le long de *La Ringe*.

Claudine Pignolet

### Graide-gare - Djoûs d' guêre - Souvnances d'in gamin d' 15 ans an 40 et 20 a von Rundschët

Yink des djoûs ku dj' ê l' pus souvnance et jamwês rouviyî est bin l' çî du nosse libèraçion.

Al gare du Grêde, dj'astins in pô fû (*hors*) passadje et la fin d'ausse avot sté si pènibe pou les viadjes alantou k'on n' rêchot ku ç' k'i falot. (*on sortait très peu*)

Sondjèz don, dpwis k'il avint débarké, les misères n'arètint ni d' s'abate su nôs viadjes. La Gestapo ki roûlot pattavâ, les SS ki trakint et spiÿî (*détruire*) les « maquis », les djon.nes k'on hapot (*enlevait*) pou l'Almagne û k'on abandonot achèvés (*martyrisés et tués*) âdulon des vôyes, les rexisses k'on dranot (*esquinter*) et ki stèpint (*fuyaient*), les trins ki sôtint, les tunèls k'on bouchot, les vélos et les posses k'il avot falu rpwârter al comune et ku les maquis vunint sacadjî kékes djoûs pus târd, les oumes du Bîve et co d'âte pârt ki n' ôzint pus lodjî al mâjon, les combats dins les bwès d'Yâle, Hodrémont et surtout Graide, ki wèyot pèri 17 makisards.

C'est v'dire l'angouche ki sêzichot tout l' monde, la mèfiance k'avint les djans à rêchu û a câzer.

Dupwis jwin, les djoûs passint, su trin.nint putôt, du vèy ku ça n' boudjot wêre an Normandie. Oh !, bin chûr, dupwis l' prêmî d'ausse, les aliés s'avint mâgré tout mêtû an route et les kékes novèles k'on-z avot ou posse a galin.ne (*poste radio fonctionnant sans électricité*) astint putot rachûrantes. Paris avot fini pa-z êsse libéré. On djot k' les tanks n'arètint nin d'avancî ; les bombardiers passint djoû et nute et on-z ére dins la five du vèy ariver lz Amèrikins . D'èn ôte costé, on frûlot (*frissonner de peur*) du ç' ku les Boches plint co nous fwêre subi.

Et pîs, ça s'è dit in pô partout : les boches aralint. Nouzôtes, al gare, on n'a wèyot pon, jusse des tchèsseus amèrikins ki vnint mitraiÿî les colones su la grand'route et k'astint bin la preûve k' i s' passot yôk.

Çu 3 d' sètambe la, lu timp ére grîje ; tafwêt san.not pājûre, (*paisible*) a pârt lu brut du moteurs su la grand'route. On djot les Amèrikins nin lon ; il alint vnu d'in moumint a l' ôte. Dul vèspréye, l'Arsène dou Vèpî, ki wèyot la grand-route dud' padrî sa mâjon, nous criyot qu'i passot yôk al coupète doul Virée dou dos. et dj'astins la, ma seûr et les parints, a kwète dul mèraye du courti, a survèÿî la vøye des Misères.

On n' atindot pus grand brut. On tran.not, du peûr, d'angouche (*angoisse*) et sul min.me timp, on s' rindot compte k' i s' passot yôk d'unike, yôk k'alot dmèré pou toudi, k'on n' vikrot k'in côp. On ratindot les amèrikins d'ène minute à l' ôte, sins sawè cè k'on-z alot vèy.

Et, coume d'èfèt, on-z è vu pwinter in ptit cayèt al coupète doul côte, in ptit cayèt ki s'è arété in moumint a kwète dul bosse, pîs k'è rdèmaré et créchu, sins brut, duvant d' duschinde la côte a ptit trin.. C'ère ène indjole su 4 ruwes, coume on nn'avot jamwês pon vû, avu des mitrayeuses, in moteur k'on n'oyot câzu nin et k'asot montéye par 4-5 grands gayards, droidumint abiyîs et caskés. Su l'capot, ène grande blanche sutwâye (*étoile*) dins in rond. Deus ôtes indjoles parèyes chûvint.

Et il ont passé bin douçmint dvant nouzôtes, a wêtant tous costés, sins dire in mot ; et nous ôtes ossi, a dmèrer la, lu bètch bâÿî, (*bouche bée*) sins mover (*broncher*), a les wêtî passer. Dj'avins toutes les pon.nes a nous fwêre a l'idéye ku dju vnins d'èsse libérés.

Tant k' ju vikrê, jamwês dju n' rouvîrê la vèspréye et surtout les kékes minutes k'on vnnot d' viker et ki , d'in plin côp, sins pus d'afêre ku ça, vunint d' baculer pou toudi cate longues anéyes d'ocupaçion, les seûles ku dj' ûje counues dupwis la rêchûe (*sortie*) du scole.

Et sul moumint, dju m'ê dmandé ..., et dju mul dumande co anute : « Kèsku ces prêmîs Amèrikins la ont bin polu sondjî d' nouzôtes, du nous awè vu si pafs et si cacames ? » (*pantois, sidérés*)

Louis Baijot 20/02/2004, 60 ans pus târd

## Graide-gare – Jours de guerre

### Souvenirs d'un garçon qui avait 15 ans en 1940 et 20 à l'offensive Von Rundstedt

S'il y a un jour dont je garderai toujours le plus vif souvenir, c'est celui de notre libération.

A la gare de Graide, nous étions un peu en dehors des grand-routes et la fin août avait été si pénible que nos sorties se limitaient au strict minimum.

Pensez donc ! Depuis le débarquement américain, les misères n'arrêtaient pas de s'accumuler sur nos villages :

- la Gestapo qui voyageait partout,
- les SS qui traquaient et détruisaient les camps de maquisards,
- les jeunes qu'on enlevait sur les routes, pour les abandonner plus loin, martyrisés et tués,
- les rexistes qu'on abattait ça et là et qui se réfugiaient à Dinant, sous la protection des Allemands,
- les trains qui sautaient,
- les tunnels qu'on bouchait,
- les vélos et postes de radio qu'il nous avait fallu reporter à la commune, où les maquis venaient les fracasser quelques nuits plus tard,
- les hommes de Bièvre et d'autre part, qui n'osaient plus loger chez eux,
- les combats dans les bois de Alle, Houdrémont, Graide, où 17 maquisards perdaient la vie.

C'est vous dire l'angoisse qui s'emparait de chacun, la méfiance qu'avaient les gens à sortir et à trop parler.

Depuis juin, les jours passaient, ou plutôt, se traînaient en longueur, vu que cela ne bougeait pas beaucoup en Normandie. Oh ! bien, sûr, depuis le 1<sup>er</sup> août, les alliés s'étaient tout de même mis en route et les quelques nouvelles reçues par le poste à galène (*qui fonctionnait sans électricité*) étaient plutôt rassurantes. Paris venait en fin d'être libéré. On disait que les tanks avançaient sans arrêt ; les bombardiers passaient jour et nuit et tout le monde était dans la fièvre de voir arriver les Américains. D'un autre côté, la peur nous tenaillait, dans la crainte de ce que nous pouvions encore endurer de la part des Allemands.

Et puis, le bruit a circulé un peu partout : les Allemands commençaient à rentrer chez eux.. Chez nous, à la gare, on n'en voyait pas, si ce n'est quelques chasseurs qui mitraillaient les colonnes de fuyards sur la grand-route. Une preuve que la situation évoluait.

Ce 3 septembre là, le temps était gris ; tout paraissait calme, à part des bruits de moteurs qui nous venaient de la grand-route. On disait que les Américains n'étaient plus loin ; ils allaient arriver d'un moment à l'autre.

L'après-midi, vers les 4 heures, notre voisin Arsène Albert, qui pouvait voir la grand-route depuis l'arrière de sa maison, nous signalait qu'il passait quelque chose à la Viré do Do (*sommet de la côte en venant de Bièvre*) et nous étions là, ma sœur et nos parents, à l'abri de la muraille du jardin, à surveiller la route des Misères.

On n'entendait plus grand bruit. On tremblait de peur et d'angoisse et, en même temps, on se rendait compte qu'on était en train de vivre un moment exceptionnel et qui resterait unique dans notre vie. On attendait les Américains d'une minute à l'autre, dans l'ignorance totale de ce que nous allions découvrir.

En effet, au bout d'un moment, nous avons vu pointer au sommet de la côte quelque chose qui restait tapi derrière le sommet, puis qui s'est remis en marche et grandir, sans bruit, puis qui a descendu la côte à vitesse réduite.

C'était un engin inconnu, avec des mitrailleuses, un moteur qu'on entendait à peine et monté par 4-5 grands gaillards, bizarrement vêtus et casqués. Sur le capot, une grande étoile blanche dans un cercle. Deux autres engins semblables suivaient.

Et ils sont passés devant nous, en surveillant les environs, sans dire un mot ; et nous aussi, nous étions là, bouche bée, sans broncher, à les regarder passer.

Nous avions toutes les peines à nous rendre compte que nous venions d'être libérés.

Tant que je vivrai, jamais je n'oublierai cette après-midi et surtout les quelques minutes que nous venions de vivre et qui, d'un plein coup et tout simplement venaient de faire basculer pour toujours quatre longues années d'occupation, les seules que j'aie connues depuis l'école.

Sur le moment, je me suis posé la question et je me la pose toujours encore : « Qu'ont bien pu penser de nous, ces premiers Américains, de nous avoir vu si pantois et sidérés ? »

Louis Baijot ,27/02/2004, 60 ans après

### **Les Américains à Carlsbourg**

En 1944, j'avais 19 ans. Ma famille habitait Carlsbourg, en face de l'Institut des Frères. Depuis le mois de mai 1944, cette école servait de lazaret à l'Armée allemande. Plus de 900 blessés y ont séjourné.

Le 30 août, ces blessés sont évacués vers Reims et Namur. C'est le moment où les troupes allemandes refluent sur les routes.

Le 1<sup>er</sup> septembre, une colonne de la Wehrmacht traverse le village en direction de Dinant. Six avions anglais la repèrent, piquent sur elle et la mitraillent : trois maisons brûlent à l'entrée du village. Ce jour-là, les infirmières, les docteurs et tout le personnel du lazaret partent. Il ne reste plus aucun Allemand dans Carlsbourg. On attend les Américains avec impatience.

Le 6 septembre, le frère Victor frappa à notre porte, il avait les bras chargés de fleurs. Le jardinier qui l'accompagnait portait une boîte remplie de bouquets. Le frère me dit : « *Viens vite, les Américains sont là, on va les fleurir* ». Je ressentis une joie si forte que je restai sans parole.

Une Jeep passa, le drapeau étoilé déployé, mais elle ne s'arrêta pas. Tout de suite, un camion arriva. J'avais retrouvé ma voix et je l'acclamais. Le camion s'arrêta, 2 soldats américains sautèrent du camion et je m'avançai vers eux et leur offris les fleurs. Ils m'embrassèrent ; un des deux me prit dans ses bras et me posa dans le camion. Je continuai à distribuer les fleurs.

C'était une scène surréaliste. Ces soldats américains avaient le visage fatigué, poussiéreux. Ils n'avaient pas le look des vainqueurs. Ils m'embrassaient, me souriaient gentiment, mais à qui pensaient-ils ? A la sœur, à la fiancée, à l'épouse, aux enfants restés là-bas dans leur pays ?

Chaque soldat m'offrit du chocolat, des cigarettes, des boîtes de fromage fondu, du pâté de viande, du beurre de cacahuète et des chewing-gum. Je n'avais pas assez de mes mains pour garder tous ces cadeaux. Un soldat sortit de sa poche un grand carré de soie blanche qui servait à fabriquer les parachutes et il emballa tout dedans.

Un dernier « *au revoir* ». Le camion partit emportant avec lui toute ma joie. La guerre n'était pas terminée et qui savait si ces jeunes gens venus de si loin retrouveraient un jour leur pays, leur famille ? Leur vie s'est peut-être achevée chez nous, dans les derniers combats contre l'ennemi encore présent dans les villages voisins ou dans la forêt enneigée lors de la bataille des Ardennes. Il n'y aura jamais de réponse.

Marie Graas-Denis

### **7 septembre 1944 - Souvenir de la libération de Paliseul par les troupes américaines.**

Soixante ans déjà, et pourtant le souvenir de cette libération est resté bien présent chez tous ceux qui ont vécu cet événement, même si le temps l'a quelque peu estompé !

Le gamin de quatre ans et demi que j'étais à cette époque n'a conservé que peu d'éléments de cette journée mémorable, mais il a gardé en mémoire le récit que ses aînés lui en ont fait.

Le mercredi 6 septembre, à la tombée de la nuit, un tank américain, encadré de quelques autos blindées et jeeps, remonte la rue du Chaffour. Sans entrer au cœur du village où doivent encore stationner quelques troupes allemandes harcelées depuis quelques mois, ce détachement reprend la

direction de Bouillon. Cette brève incursion, annonciatrice de l'arrivée prochaine des troupes libératrices, ne passe pas inaperçue et bien vite cette nouvelle se propage au sein de la population. Les Américains sont là !

La plupart des Paliseulois, l'oreille collée à leur poste de T.S.F, étaient bien au courant de l'avancée des forces alliées, et ces heureuses informations étaient répercutées par des villageois en contact avec les groupes de résistance régionaux. Mais malgré tous ces bruits qui entretenaient un immense espoir de libération prochaine, les Paliseulois n'osaient trop y croire !

Le lendemain, nos libérateurs sont bien là, et la population tout entière descendue dans les rues pavoisées de drapeaux ovationne ces soldats. Tout est à la fête ! Embrassades, poignées de main, danses, rien n'est oublié, même le débouchage d'une bonne bouteille.

Dans l'actuelle rue Paul Verlaine, le convoi militaire s'est arrêté pour goûter à cette euphorie et profiter de quelque repos avant la poursuite de sa marche triomphale. Chocolats, biscuits et cigarettes sont largement distribués !

Appuyés au rebord de la fenêtre du rez-de-chaussée de notre maison, ma sœur aînée et moi-même suivons avec beaucoup d'attention et de curiosité l'effervescence qui entoure l'accueil des soldats américains. Ce ne sont que rires, accolades et autres manifestations joyeuses: tout le village veut participer à la fête et oublier les souffrances et meurtrissures subies depuis quatre ans.

Soudain un sifflement strident suivi d'une puissante déflagration ... un obus vient s'écraser dans les proches environs de l'église, ratant de peu sa cible, le clocher où aurait pu être installé un poste d'observation. Prises de panique, quelques personnes dont ma mère portant mon petit frère dans ses bras, courent s'abriter dans les caves voûtées du café Maissin, situé face au porche de l'église. Les autres, insouciantes du danger auquel elles étaient exposées, restent dans la rue, s'interrogeant sur la provenance de ce tir. C'est à ce moment qu'un second projectile s'écrase sur la boulangerie de M. Arsène Istace, contiguë à notre habitation.

Dans un nuage de poussière, soldats et civils paniqués courent dans tous les sens. Aux cris des blessés se mêlent les ordres militaires. Projeté par terre par la déflagration, au milieu des gravats et des meubles renversés, je suis atteint superficiellement par des éclats de verre au bras gauche et à la jambe droite.

Le calme revenu, les corps des victimes sont relevés. Trois soldats américains et deux civils : Mme Genon et M. Victor Collignon.

Avec les autres blessés, je suis amené à l'infirmerie militaire pour recevoir les soins appropriés.

Quels ne furent pas ma surprise et mon ébahissement de découvrir que l'infirmier qui me soignait était un soldat noir ! Longtemps, l'image de cette rencontre avec un homme de couleur resta gravée dans ma mémoire.

Jean Istace.

### **Septembre 1944 – Offagne**

En 44, j'avais huit ans... je relaterai ci-dessous une anecdote dont je me souviens clairement mais que je voudrais replacer dans un cadre un peu plus large. Pour ce faire, j'ai consulté trois personnes qui ont pu m'y aider : l'une née en 1930, l'autre en 1931, la 3<sup>e</sup> en 1932.

#### Le 7 septembre 1944 dans l'après-midi

Combats sévères à la sortie de Paliseul, route d'Offagne, près du « *Sacré-Cœur* ». Cinq tanks allemands se font pulvériser par les lance-flammes américains. Deux parviennent à s'échapper en direction de Sart-Jéhonville, prenant position sur la route d'Anloy. Après quelques heures de combat, deux auto-chenilles de la Croix-Rouge allemande déchargent à l'entrée d'Assenois, dans la maison Ansay, située juste à l'entrée venant de Jéhonville, une quarantaine de blessés dont certains hurlent de douleur : on va scier sans anesthésie... Pas de plâtre ! Monsieur A.P., 22 ans, est requis pour scier des planches qui serviront d'attelles. A la requête des médecins, il sciera des planches à la demande et selon la mesure exigée, jusqu'à 4 h du matin, ce, pendant que des dizaines de chevaux piétinent à Blanche-Oreille (!) puis lèvent le camp en direction de Libramont.

#### Le 8 septembre 1944

Après quelques tirs allemands provenant de *Biscaye* en direction des Américains avançant de Paliseul à *Périjé* – tirs trop courts car les objets retrouvés au *Pré Sainte-Catherine* en attestent – les

soldats allemands refluent vers Offagne. Certains arrivent à se poster derrière la *Grotte Notre-Dame de Lourdes* où ils ont creusé une tranchée pour surveiller le repli de leurs camarades à la bifurcation de Sart-Jéhonville.

Trois d'entre eux descendront dans Offagne vers 15 h30 : un mitrailleur chargé de son arme et deux servants portant les projectiles. Quant à moi, qui sors probablement de l'école à 11 h, j'aperçois au pied de la croix (qui n'est plus là, à l'angle de l'actuelle maison Nemery-Philippe) le premier Noir de ma vie et aussi le 1<sup>er</sup> fantassin américain, fusil prêt à faire feu, épiant de droite et de gauche, refoulant énergiquement Suzanne L. qui veut se lancer à son cou pour l'embrasser !...

Après s'être surveillés les uns et les autres toute la journée, Américains et Allemands se talonnent : ces derniers repliés dans notre cuisine ont pointé leurs jumelles en direction de la borne 62 actuelle, château d'eau sur la crête, route de Jéhonville et se sont aperçus que les Américains y étaient et allaient descendre vers le village – d'où le poste de mitrailleurs à *la Grotte Notre-Dame de Lourdes* pour protéger le retrait, terminé vers 15 h30. Les Allemands quittent Offagne par la route d'Assenois...

Nous sommes libérés...Deux soldats allemands recrus de fatigue dorment... et se rendent : l'un dans la maison Thiry, l'autre chez Pigeon. Ils sont faits prisonniers. Quel âge ont-ils ? Sont-ils des gamins comme celui qui, hier à Assenois, pleurait appuyé sur une cloison d'écurie et qui, au passage d'un gradé, se plante au garde-à-vous les yeux rougis ?

Bernard Dury

### **Dans un village de la zone entre Paliseul et Bouillon**

J'avais à peine trois ans et n'étais probablement pas plus haut que trois pommes. La guerre, pour moi ne signifiait pas grand-chose, à part que ma petite tête avait sans doute déjà enregistré quelques affreux récits: mon oncle tué le 10 mai 40 dans un âpre combat contre l'envahisseur, maman gravement blessée de trois balles par un avion ennemi alors que comme bien d'autres personnes du village, elle s'enfuyait sur les routes de France...et sans doute encore d'autres terribles épisodes que l'on devait souvent conter autour de moi.

Lorsqu'en septembre 44, les troupes allemandes refluaient de France vers l'Allemagne, de nombreux convois devaient sûrement emprunter la Nationale venant de Sedan par Bouillon vers Libramont ou autres destinations. Un certain soir, une colonne en déroute a envahi notre petit village et sans doute réquisitionné pas mal de choses. Mes parents tenaient à cette époque une petite ferme comme la plupart des habitants: un cheval, quelques vaches, veaux, cochons, lapins, couvée....Un blindé allemand (pour moi, il était énorme) s'est alors arrêté devant la grange et papa a été contraint d'en ouvrir les grands battants pour laisser entrer le véhicule recouvert d'un filet de camouflage et de quelques branchages....(là, mon esprit n'est pas très sûr des détails). Je suppose que les soldats voulaient être à l'abri de tous regards et passer une nuit plus ou moins tranquille dans le fenil bien garni. La nuit s'est passée sans incident et le lendemain matin, la troupe s'est remise en route très tôt pour fuir les Alliés qui approchaient et leur collaient aux bottes.

Mon père est alors monté sur le fenil pour y chercher du foin destiné à nourrir les bêtes qui se trouvaient à l'étable. Je me souviens qu' en ce temps-là, on utilisait un "havet" ou un grand crochet pour tirer le foin qui avait été rentré en vrac et soigneusement tassé à la fenaison. Papa a-t-il ou non planté son outil une, deux ou plusieurs fois, je ne le sais...mais à ce moment-là, un soldat Allemand est sorti du tas de foin où il s'était soigneusement caché en criant et en levant les bras pour se rendre....Je vous laisse à deviner la surprise et la frayeur de mon père qui a alors obligé le soldat à descendre sous la menace de sa fourche qui devait pas mal trembler à mon avis. Ayant entendu du bruit, le petit bout que j'étais alors s'est empressé d'aller voir ce qui se passait...A ma grande surprise, je vis arriver dans l'étable qui jouxtait la grange un grand gaillard avec les mains sur la tête suivi de mon père qui le tenait en respect au bout de sa terrible fourche. Etrangement, ce militaire a alors fouillé ses poches et m'a tendu un rouleau de bonbons, (à ce qu'il me semble encore aujourd'hui, cela devait être des espèces de grosses pastilles blanches comme des bonbons à la menthe). Papa a emmené l'homme à la cuisine où ils ont plus ou moins essayé de se comprendre. L'Allemand baragouinait quelque peu le français...il voulait se rendre, avait horreur de la guerre et n'acceptait absolument plus de se battre.

Mes parents lui ont sans doute offert un petit quelque chose pour se restaurer frugalement et l'homme, en confiance, s'est mis à pleurer...il n'était plus tout jeune, pour moi, petit gosse, il avait même l'air vieux, et il a montré les photos de sa femme et de ses enfants qu'il désespérait de revoir un jour vivants.

C'est là que la guerre affreuse se terminait pour lui, il s'était caché dans le foin pour ne plus combattre et dans la pagaille et la panique de la déroute et l'empressement compréhensible du départ très matinal, ses compatriotes ne s'étaient peut-être même pas aperçus de son absence.

Quelque temps plus tard, des hommes de l'AS (à ce que je crois) ou d'autres personnes du village, ont emmené le prisonnier vers le carrefour de Menuchenet pour le remettre aux forces américaines qui talonnaient vraiment les Allemands et qui occupaient déjà ce carrefour stratégique. Je n'ai plus jamais entendu parler de ce soldat et ne sais absolument pas ce qu'il est devenu.....

G.B.

### **Région de Sedan – Douzy**

J'avais 9 ans, je ne me souviens pas de la libération ; ce qui m'a le plus marquée, durant la guerre, est le fait que nous devions tricoter, chaque jour à l'école, des chaussettes pour les soldats français. La laine était rêche et laide et le travail infiniment long.

P.B.

### **Septembre 1944 à Bouillon**

Le 08 septembre 1944, les otages reviennent et arrivent à Bouillon vers 16 h, ce même jour, une jeep américaine arrive place Saint-Arnould vers 18 h. Un état-major américain s'installe à Bouillon, les soldats logent dans les écoles communales et libres.

Le souvenir que j'ai gardé de ces événements (je n'avais que 2,4 ans) est assez flou. Cependant, je me souviens de gros camions conduits le plus souvent par des Noirs et de la distribution de chewing-gum et d'autres friandises. Comme mon père était commissaire de police à Bouillon, j'ai rencontré l'officier des affaires civiles et quand il me demandait mon nom, il paraît que je lui répondais : « Je ne peux pas le dire, la Gestapo me recherche ! ». Cela est-il possible ? La guerre a certainement marqué l'enfance des petits Bouillonnais.

Roger Nicolas

### **Il y a 60 ans. Les événements de juillet 44 à Bouillon**

Pour rédiger ce compte rendu, j'ai utilisé les rapports établis au mois de septembre 1944 par Messieurs Antoine Ovar agent de police à Bouillon et Louis Nicolas commissaire de police à Bouillon. Ces deux personnes ont probablement été les témoins les plus proches de ces dramatiques événements.

Il s'agit de relater les faits sans tenter de donner trop d'explications quant à l'origine de la décision prise à propos de l'exécution d'Edouard Degrelle, exécution qui est à la base de la tragédie que Bouillon va connaître.

Edouard Degrelle, pharmacien et frère du chef rexiste Léon Degrelle a été abattu dans son officine le samedi 08 juillet 1944 vers 17 h par la Résistance.

Si je m'en réfère à des témoins, deux hommes ont remonté la rue du Brutz en courant, dévalé la rue de la Poulie et se sont réfugiés à la lisière de la forêt de la Côte d'Auclin. Pendant ce temps, les Allemands, depuis l'hôtel Panorama, avaient été alertés par les coups de feu et un motocycliste allemand s'est lancé à la poursuite des exécuteurs sans succès cependant.

Le même jour, à 19 h15, Messieurs Nicolas et Ovar ont été arrêtés, conduits à l'hôtel Panorama, chambre 48. Le bourgmestre de Bouillon s'étant déclaré malade, le lieutenant Kunze a déclaré au commissaire qu'il était seul responsable pour la ville de Bouillon.

La Feldgendarmarie stationnée à Bouillon prévient la Sipo-sd d'Arlon puis le commandement à Liège étant donné l'identité de la victime. A Liège, le kommandeur Strauch prend les premières décisions de représailles : arrestation de cinquante otages, envoi de renforts de police à Bouillon, fermeture des établissements publics, interdiction de la circulation nocturne et saisie des appareils radio, des vélos et des machines à écrire.

Le même soir, vers 11 h, la Sipo-sd d'Arlon est arrivée. Trois personnes ont été arrêtées, ces trois personnes étant considérées comme les témoins de l'exécution (madame Brasseur, monsieur Bourland et son épouse). Après interrogatoire, l'arrestation de madame Brasseur fut maintenue. Pendant la nuit, l'agent de police et le commissaire sont séparés. Les Allemands exigent des listes de personnes, l'un et l'autre refusent.

Après plusieurs tentatives, certaines brutales, de la Sipo-sd le commissaire Nicolas est conduit dans la chambre 31 où il retrouve l'agent Ovar. Il leur est demandé de dresser la liste des fraudeurs, des braconniers. Refus de leur part. Le chef de la Sipo-sd d'Arlon donne l'ordre au commissaire d'aller à son bureau à l'hôtel de ville pour y prendre le casier judiciaire. Le commissaire part escorté par deux collaborateurs belges et un soldat allemand, tous les trois sont armés de revolvers. Vers minuit trente, le groupe rentre à l'hôtel Panorama et les deux collaborateurs belges notent les noms d'une trentaine de personnes. Les feldgendarmes opèrent des arrestations toute la nuit.

Le dimanche 09 juillet, deux camions remplis d'otages quittent Bouillon vers 14 h.

Quarante-six otages partent pour Arlon. Un otage a été libéré au dernier moment. Parmi ces otages, toutes les professions sont représentées : médecins, artisans, professeurs, ouvriers, gendarmes, directeur d'usine, prêtre, instituteur et même un Juif réfugié à Bouillon et qui se cache sous un nom d'emprunt (Jean Charlier, en réalité Bernard Wahrhaftig). Douze otages seront libérés à Arlon le quinze juillet. Les autres partent vers Liège puis à Huy et seront libérés le 05 septembre 1944. L'agent de police et le commissaire sont libérés provisoirement.

Le dimanche 09 juillet, dans la soirée trois individus se présentent chez monsieur Marcel Leroy employé au ravitaillement et qui réside à l'ancien presbytère (probablement venaient-ils assassiner le doyen Poncelet ? A ce moment, le doyen Poncelet arrêté comme otage est emprisonné à Arlon). Marcel Leroy est contraint d'indiquer la demeure du notaire Vermer. Deux individus sont entrés de force dans la maison, ils n'y trouvent personne. Marcel Leroy doit indiquer la maison de l'autre pharmacien bouillonnais monsieur Charles. Monsieur Charles est abattu. Aussitôt, la voiture redémarre et quitte Bouillon. Monsieur Marcel Leroy est abandonné à quelques kilomètres de Bouillon. La feldgendarmarie, arrivée sur place, poursuit le véhicule des assassins, rattrape ce véhicule et ramène les trois occupants à l'hôtel Panorama. Le personnel de l'hôtel n'a pas pu voir les trois individus qui seront emmenés à Liège puis libérés.

Le lundi 10 juillet, Edouard Degrelle père se présente pour déclarer le décès de son fils, ce qui ne peut se faire puisqu'il n'y a plus d'officier de l'état civil. L'après-midi de ce jour, monsieur André Liégeois accepte de prendre la direction de la ville. Le mardi matin, 11 juillet, Edouard Degrelle signale que l'enterrement de son fils aura lieu à Bruxelles. Ce jour, vers 10 h30, Léon Degrelle arrive à Bouillon, peu après les Allemands procèdent aux arrestations du secrétaire communal Henri Bodard et d'un employé Louis Bodard. Le même jour, monsieur Pierlot directeur d'usine est arrêté. Le lendemain, ces trois prisonniers partent vers Neufchâteau, puis Arlon.

Le 21 juillet 44, vers 14 h, trois Allemands se présentent à l'hôtel de ville et déclarent qu'ils viennent de tuer trois Bouillonnais. L'agent de police Ovar part en voiture avec eux, le bourgmestre, le commissaire de police partent à vélo pour reconnaître les corps. A la limite de Bouillon et de Corbion, dans un chemin forestier, à 160 mètres de la route, trois corps sont étendus : ils ont reçu des rafales de mitraillettes dans le dos et une balle dans la nuque. Des traces de menottes sont visibles aux poignets des trois martyrs.

Les corps sont ramenés à l'hôtel de ville puis le même jour, rendus aux familles. Le lundi 24 juillet, à 10 h du matin, 35 à 40 personnes sont autorisées à suivre les corps lors de l'enterrement. Une

section de la Sipo reste à Bouillon jusqu'au 05 août 44, elle est commandée par l'officier qui a arrêté les trois Bouillonnais le 11 juillet et qui est venu le 21 juillet annoncer l'assassinat.

Il est évident que pendant ces événements tragiques les autorités de Bouillon ont tout fait pour identifier les auteurs de ces assassinats et ce n'est qu'à la libération que la justice put agir.

NB : Messieurs Ovar Antoine et Nicolas Louis cités dans cet article ont également pendant cette période aidé plusieurs familles juives en rédigeant de faux papiers, en les inscrivant dans les registres de la population. Tous deux ont été reconnus "Justes parmi les Nations" par l'Institut Yad Vashem.

*Dans un prochain article, nous pourrons compléter cette information .*

Roger Nicolas

### **Septembre 1944 – Bouillon**

Je n'avais pas 3 ans, nous habitons à la Sibérie, un quartier de Bouillon, à la sortie de la ville vers Sedan et Florenville. De la fenêtre de la cuisine, nous avons un immense panorama : on voyait tout le flanc arrière de la colline qui ceint la ville et qui, pour nous, se trouvait sur l'autre rive de la Semois (colline qui aujourd'hui est traversée par la *Quatre bandes* avant le viaduc). Dans ce paysage s'étalait l'unique *Ferme de Morsehan*, occupée à l'époque par une famille Micha et à droite, au-delà des terres cultivables, se dressait une sapinière (qui montait de la rive en face du *Maka – anciennes usines Gérard* – jusque bien haut). Dans le coin supérieur droit de la colline, au-dessus de la sapinière, il y avait un pré dans lequel paissaient quelques moutons et un hangar semi-cylindrique leur servait d'abri. De temps en temps, je voyais (de très loin) des bergers et, chose curieuse, même en plein jour ils étaient munis de lampes allumées.

Maman m'expliquait qu'ils venaient rentrer les moutons pour la nuit, leur donner un peu d'eau et du foin. Chaque soir, avant d'aller dormir, je regardais si « mes moutons » étaient rentrés (j'allais coucher tôt, il faisait encore clair). Une fois ce fut la catastrophe, au crépuscule, je vis d'immenses flammes ravager la bergerie. Je pleurais, tremblais, envahie d'une peur panique (j'étais encore sous le choc des incendies d'Alle). Et « mes moutons » qu'étaient-ils devenus ? En me disant que les bergers les avaient évacués, Maman me rassurait.

Ce n'est que bien plus tard, en reparlant de « mes moutons » que mes parents m'expliquèrent que cette bergerie était un repère de maquisards et que certains envoyaient des messages à l'aide de miroirs (ce qui explique les lampes allumées en plein jour). Ils avaient banalisé ma vision quotidienne de peur qu'innocemment j'en parle. Tout cela l'enfant que j'étais n'aurait pu comprendre et à Bouillon, peut-être plus qu'ailleurs, la loi du silence était respectée ; Degrelle et ses sbires avaient engendré la terreur.

Quelques jours après l'incendie, un convoi de soldats américains s'arrêta devant chez nous. Il y avait des camions rangés sur le côté droit de la route jusqu'*au Point du Jour*, ferme café située juste avant le cimetière.

Notre vieux voisin me prit par la main et me conduisit voir ces soldats américains qui parlaient fort et faisaient beaucoup de bruit. C'est là que je vis les premiers hommes à la peau noire. J'ai eu très peur et me cachais derrière le bras d'Amand. Ces grands hommes me tendaient de petits paquets de biscuits qu'Amand entassait dans sa poche. C'était impossible de les grignoter tant ils étaient durs. Maman les broyait avec son rouleau à pâtisserie et mélangeait les miettes avec du lait et un peu de sucre que je mangeais en guise de panade.

Je me souviens encore que, jouant dans la pelouse devant la maison, tombaient du ciel des fils argentés de 2 ou 3 mm de large, avec lesquels nous faisions des escaliers de souris. Il paraît que les avions les larguaient pour perturber les ondes.

Mon dernier souvenir de la guerre doit se situer au moment de l'offensive Von Rundstedt, car il est lié au froid. Quand beaucoup d'avions survolaient Bouillon, on m'emballait dans une couverture et Papa courait me porter dans un abri creusé dans le jardin, à une dizaine de mètres de la maison. Dans cette minuscule caverne tapissée de couvertures, il y avait 2 « *chames* » (tabourets) en bois comme ceux dont ma grand-mère se servait pour traire les vaches.



Là, blottie contre Maman, nous attendions la fin de l'alerte. Tous les habitants de notre quartier avaient un tel abri. Ce n'est qu'à Pâques (1945), après l'émerveillement du premier *passage des cloches* qu'ils furent tous remblayés.

Claudine Pignolet

### **Les quelques jours qui ont précédé et suivi la Libération à Bouillon**

J'aide à traverser la Semois au gué, au cercueil d'une pauvre petite femme de 27 ans revenant du ravitaillement de Paliseul il y a 15 jours et portée disparue depuis. C'était le début de la repasse.

Des Allemands l'avaient entraînée dans le bois à une centaine de mètres de Menuchenet, en avaient abusé à plusieurs reprises et l'avaient abattue d'une rafale de mitrailleuse.

On l'a retrouvée dans le bois aujourd'hui (vendredi 8 septembre 1944) dans un état épouvantable.

Extrait de Tony Delville (+)

### **Une dernière page sur Léon Degrelle**

Le présent article ne vaut que par son épilogue; le reste n'est que remplissage.

Jean-Marie Frérotte a écrit "*Léon Degrelle, le dernier fasciste*". Il y a une douzaine d'années, malgré l'attitude franchement hostile d'un groupuscule de maquisards et d'anciens combattants, il maintint sa décision de tenir une conférence à Bouillon.

Devant l'affluence des personnes intéressées par le sujet, les opposants comprirent qu'un mouvement de protestation relevait de l'incongruité. Les rancoeurs et les passions s'étaient apaisées. La plupart des jeunes n'avaient connu Degrelle que de nom ou d'une vague évocation d'un lointain événement guerrier. La personnalité du journaliste et de l'homme politique leur était totalement inconnue. Ils voulaient savoir. C'était leur droit.

Degrelle est né à Bouillon en 1906, en bord de Semois. Il est mort en Espagne à l'âge de 87 ans. L'acte de décès fut enregistré sous un nom espagnol. Il avait acquis la nationalité espagnole grâce à la complaisance du général Franco en reconnaissance des services rendus.

En 1945, il s'envola de Norvège en compagnie de quelques camarades. Les Américains qui occupaient la Belgique et la France durent se poser bien des questions au sujet de ce mystérieux appareil qui évoluait de nuit, tous feux éteints et qui se posa en catastrophe et en panne d'essence non loin de San Sébastian, à peu de distance de la frontière française. Degrelle s'en tira avec quelques fractures qui lui valurent tout de même 18 mois d'hospitalisation.

Interdit de toute action politique, il partagea son temps entre une maison de campagne et un petit appartement qu'il venait d'acheter à Madrid, vivant au milieu de ses souvenirs.

C'est là que Maurice De Wilde le rencontra et l'interviewa pour le compte de la télévision belge. Il n'avait rien perdu de sa verve et de son mépris pour le cardinal et les anciens parlementaires qu'il avait copieusement invectivés.

La maison paternelle a été abattue. A sa place, on construisit le tribunal.

Comme tous les gosses du quartier, il s'exerça aux ricochets sur la rivière toute proche avec les galets qui ne manquaient pas. Le mur promenade n'existait pas à cette époque.

Il fit ses premières études à Bouillon avant de passer au niveau supérieur à Louvain. Son père occupait diverses fonctions au gouvernement provincial. Les requêtes présentées à ce parlementaire influent recevaient généralement un favorable aboutissement.

L'offrande discrète d'un gros jambon témoignait de la reconnaissance du solliciteur. C'était connu et admis. Le geste était d'autant mieux apprécié que la famille comptait 8 enfants.

Le fils Léon s'intéressa très tôt à la politique. Adolescent, il fit ses premières classes dans des mouvements de jeunesse et il s'intéressa très vite au journalisme.

Correspondant au "*Pays réel*", il se proclamait un ardent défenseur des mouvements d'action catholiques. Le clergé y voyait là une excellente opportunité de galvaniser les aspirations de la jeunesse. Dans certains établissements d'enseignement catholique on ne manquait pas de magnifier les vertus de la jeunesse allemande forte et pure.

Nous sommes en 1936, à l'époque des jeux olympiques qui se déroulaient en Allemagne.

**1936** – Le grand tournant. La guerre d'Abyssinie arrivait à son terme. Une terrible guerre civile s'allumait en Espagne. Elle devait durer trois années. Trois années de haines, d'effroyables massacres, des frères engagés d'une part chez les nationalistes de Franco, d'autre part, dans les brigades de la démocratie appelés par une inconcevable aberration "*les Rouges*" puisque soutenus par les Russes.

C'était le temps où l'on fredonnait "*J'attendrai*" et "*Marinella*". Les trains bondés emmenaient vers les plages les bénéficiaires des premiers congés payés. En France, le *Front Populaire* avec à sa tête Léon Blum avait réussi une percée spectaculaire.

De l'autre côté du Rhin, un gueularde moustachu qui rêvait de conquérir le monde, nous abreuvait de vociférations. On l'écoutait à la radio sans rien comprendre mais ça faisait de l'effet et on en discutait à la sortie des offices.

Les Français s'activaient à l'aménagement des ouvrages de la *Ligne Maginot*. De leur côté, les Bouillonnais voyaient s'édifier une imposante construction routière à caractère plus pacifique qu'ils baptisèrent néanmoins *Quai Maginot*.

C'est dans cette atmosphère et ce décor que le *Beau Léon* multipliait les meetings, s'enivrant de ses discours qu'il ponctuait par de retentissants "*Rex vaincra!*".

Il avait fondé son journal *REX*. Bien qu'il se proclamait de mouvance catholique, il s'en prit aux personnalités de ce grand parti qu'il qualifia de véreux, pourris, ploutocrates. Tous dans le même sac.

Mais le vent tourna. Le cardinal Van Roey, archevêque de Malines, ne s'était pas encore manifesté ouvertement. Ce n'est qu'en 1937 qu'il osa s'exprimer en conseillant de s'abstenir de voter *REX*. Déclaration surprenante qui s'annonçait comme un choix difficile pour les catholiques. *REX* et le *Pays réel* étaient vendus à la porte des églises. Les vendeurs arboraient à la boutonnière l'insigne du parti, un balai. – Dehors les pourris et les vendus. Leur faisant face, les opposants proposaient une publication anémique "*JUDEX*".

Le premier ministre Van Zeeland qui était sa bête noire et qu'il avait couvert de sarcasmes, avait réussi à constituer une liste unique aux élections législatives en 1939. Degrelle avait ramassé une sensationnelle raclée. Il était loin le triomphe de 1936 où il avait recueilli 21 sièges à la Chambre et 8 au Sénat.

Les opinions divergeaient. D'aucuns osèrent s'exprimer trop ouvertement et proclamèrent leur hostilité au mouvement rexiste. La répression fut dure en 1944, mais notre propos n'est pas de nous étendre sur ces malheureux événements.

Au plus fort de la campagne, le docteur Louis Corbiau qui vouait une haine féroce à Degrelle, arrêta un jour sa voiture au pont de Liège. Il venait de reconnaître un de ses plus coriaces contradicteurs:

- Hé P..., Rex crevrè! (Hé P..., Rex crèvera!)

La réplique arriva cinglante:

- Surtout si c'est tî qu'il sougne! (Surtout si c'est toi qui le soigne!)

Sources : notes personnelles et témoignages bouillonnais.

Arthur Mousty

### **Ucimont – 6 septembre 1944 – 17 heures**

Les Américains sont à Mogimont. La nouvelle se propage comme une traînée de poudre. J'enfourche ma bicyclette ; ma sœur me suit. Les Américains sont à Mogimont. Je pédale à perdre haleine ; nous ne sommes pas seuls. Des excités courent de porte en porte.

C'est bien vrai ; ils sont là, s'ébrouant tout le long d'une colonne de véhicules légers depuis la route de Rochehaut jusqu'au carrefour de l'Espérance.

Du délire ? – Non pas. Plutôt un soulagement et de la curiosité. Nos campagnards n'ont pas connu les affres et les privations qui ont accablé les gens des villes. Un sentiment de compassion pour les prisonniers dont on espère un retour sans problèmes.

J'échange des propos chaleureux avec tous ces villageois que je connais bien tandis qu'un GI trotte au bras d'une blondinette. Toujours en vie cette blonde, et bien portante.

Mettant à profit mes notions d'anglais appris à Carlsbourg, je demande à un sergent s'ils comptent bientôt reprendre leur progression. Il a instruction, me répond-il, de ne pas s'engager sur la route principale, car deux redoutables panzers sont en embuscade au carrefour de Menuchenet qu'il

m'indique sur la carte. Cette carte, comme je l'appris plus tard, que ce même sergent a déployée quelques heures avant, à son entrée à Six-Planes devant Camille Bourguignon.

Je ne m'attarde pas, car le paternel m'a abreuvé d'imprécations à mon départ. Je n'ai donc pas été témoin des feux d'escarmouche qui ont précipité le repli de la colonne vers Vivy où les combats se poursuivirent toute la nuit, Américains mêlés aux maquisards.

Les Allemands ont forcé le passage et le 7 septembre, très tôt, un détachement arrive à Ucimont. Des camions sont amenés en marche arrière dans les granges et les hangars. Les pièces antiaériennes, des canons quadruples de 20 mm, sont mises en batterie. Deux Mustang font une reconnaissance puis reviennent très vite mitrailler et incendier deux véhicules engagés sur la route de Sensenruth. Mon ami Mimile qui ne se plaît que dans des situations dramatiques, se mêle aux pourvoyeurs et aux servants qui engagent chargeur sur chargeur sans succès.

Au vu des premiers camions pointant sur la voie de Mogimont, l'abbé Wyns se précipite pour déployer la drapeau au clocher. Moins d'une minute après, il regrimpe encore plus vite. Un Anversois, réfugié au village, lui fait comprendre sa méprise, en termes choisis (!).

Tout cela m'a été raconté. J'avais passé la nuit au bois avec mes proches et beaucoup d'autres. Nuit déchirée par les salves de puissantes pièces mises en batterie à l'orée du Menuchenet et qui provoquèrent bien des dégâts aux faubourgs nord de Sedan.

Vers 10 heures, le village est évacué. Mimile m'entraîne près d'un canon qu'il a déjà repéré absolument intact avec ses munitions et en remorque du camion parti en fumée. Il me fait voir un trou dans le bâti, un trou de même diamètre que les projectiles. On s'est compris et nous passons à l'opération. Deux cyclistes allemands arrivent à notre hauteur sans que nous les ayons aperçus. On se regarde tout interdits ; on regarde surtout les deux belles paires de jumelles dont ils sont porteurs. Ils continuent leur chemin tranquillement.

Des sacs de poudre que nous avons récupérés, nous avons fait un fantastique feu d'artifice. Un carrier de Bertrix nous en aurait, paraît-il donné cher.

Quand on est né avec la guigne !

Un peu avant midi, l'air est secoué d'une déflagration formidable. C'est le pont de France (de Bouillon) qui saute. Les derniers Allemands à remonter la côte de Bouillon vont récupérer nos deux cyclistes.

Informés de ces manœuvres et complètement rassurés, les maquisards du camp de Botassart organisent leur départ ; ils arrivent vers 17 heures. François Brasseur est au volant du camion qu'ils ont capturé sur la route de La Chapelle et qu'ils ont ramené par Corbion, le chemin forestier de *la Germandoise* et le *gué de Germoë*, soit l'inverse du parcours emprunté par les Allemands le 14 mai 1940.

Le butin consistant en un important lot de tissu était resté au campement bien entendu. Je réussis à en acquérir trois mètres. On me tailla un costume, bleu pétrole, pantalon façon patte d'éléphant, du plus mauvais goût.

Nos maquisards arrivent à Bouillon. Ils festoient avec la population et les membres des sections voisines. Une jeep américaine arrivant seulement le 8 septembre, on pourrait dire avec un brin d'humour que les maquis ont libéré la ville.

Les commentaires vont bon train pendant la journée du 8 septembre. Les gens de Sensenruth se sont eux aussi mépris sur la nationalité des premiers arrivants qui sont parvenus à se faire remettre les roues de la voiture du père Phé ; voiture retrouvée quelques jours plus tard à Auby mais complètement incendiée.

Des soldats allemands, rescapés sans doute du combat de Vivy, sont signalés dans le parc du baron de Moffarts. Il y en a deux au moulin du Rivage. La meunière les a pris en pitié et les restaure copieusement. Arthur Sandkoul qui les épie, subtilise une des deux carabines laissées à l'entrée du corridor. Impardonnable et fatale inconscience. Son corps sera relevé le lendemain, touché d'une balle en plein cœur.

On vient de retrouver dans le bois du Menuchenet, le corps de la pauvre petite femme de Bouillon dont on est sans nouvelle depuis quinze jours. Le commissaire Louis Nicolas qui s'est chargé du rapatriement a rapporté qu'elle avait subi de terribles brutalités.

Les otages bouillonnais retenus à la citadelle de Huy seraient rentrés. Cela se confirme. Délivrés le 5 septembre, ils ont pris bien des risques, entassés dans une camionnette civile qu'ils ont réussi à se faire délivrer.

La journée s'achève chez Omer qui invite à trinquer à la santé de ses deux frères prisonniers.

Vous verrez Omer, assure Joseph Nollevaux ; vous verrez, dans un bon mois tous les prisonniers seront rentrés. Vraiment !

Arthur Mousty

### **Noirefontaine le 7 septembre 1944, la Libération**

Le jour de la Libération est une date inoubliable pour ceux et celles qui ont vécu ces moments historiques. Âgé de 19 ans en 1944, moi et quatre autres jeunes gens du même âge, avions eu la chance de pouvoir obtenir une identité falsifiée et d'échapper ainsi au travail obligatoire en Allemagne.

Le 6 septembre, la veille de la Libération, très tôt le matin, mon père, réveillé par le bruit des chenilles des tanks allemands qui arrivaient en nombre, vint nous réveiller, mon frère et moi, en disant: "*Levez-vous en vitesse et partez vous mettre à l'abri, les Allemands occupent tout le village*". Cet abri, nous l'avions préparé quelques jours auparavant, il se trouvait à 400 mètres de la maison dans une sapinière touffue et difficile d'accès. C'est par l'arrière des maisons et en rasant les haies que nous parvenions à notre "seconde résidence".

Nous sommes restés là toute la journée et la nuit suivante. Non sans risque, ma sœur nous ravitaillait au cours de la journée puis elle passa la nuit avec nous.

A plusieurs reprises, au cours de la journée, des escadrilles d'avions alliés vinrent mitrailler les convois qui circulaient. Nombreux furent les hommes, tanks et camions tués et détruits au cours de ces journées.

Pour éviter le danger, mon père étant rentré à la maison, un soldat lui dit en français: "*Pourquoi rentrez-vous puisque les Américains sont vos amis?*".

La nuit venue, mes parents restèrent debout au rez-de-chaussée, quelques Allemands vinrent s'allonger à même le carrelage de la cuisine. L'un d'entre eux parlait très bien le français et discutait avec mon père, mais les autres les observaient le regard mauvais, tout en restant corrects.

Pendant ce temps, nous étions toujours dans notre refuge sous la pluie qui ne cessa que le matin. Notre abri était devenu une passoire et nous étions trempés jusqu'aux os.

Des canons furent placés sur la hauteur du village, pointés vers la frontière française; ils se mirent à tirer pendant une grande partie de la nuit; les détonations faisaient un bruit épouvantable. Le tir cessa enfin et les Allemands partirent rapidement le matin, menacés par l'avance des alliés et harcelés par les maquisards qui attaquaient le long de la route de Bouillon; ils prirent la direction de Les Hayons pour gagner Bertrix en évitant le carrefour de Menuchenet.

Vers 8 heures du matin, nous quittions notre refuge, trempés mais heureux de pouvoir rentrer à la maison tout en craignant encore une contre-attaque.

Vers midi, un voisin assura avoir aperçu sur la grand-route deux véhicules américains qui se dirigeaient vers Bouillon. Aucun soldat américain ne fut visible ce jour-là, ni les jours suivants au village. C'est seulement après que le pont de Bouillon fut réparé par le Génie qu'un gros tank-bulldozer arriva dégager la route; il bascula dans les bas côtés de la route les innombrables carcasses de véhicules calcinés par les attaques aériennes des jours précédents la Libération. C'est à partir de ce moment que les nombreux convois de tanks, matériels, munitions et transports de troupes furent en mesure de pouvoir utiliser la route de Bouillon.

Quelques jours après le départ des Allemands, les maquisards du camp de Noirefontaine fêtèrent les événements; ils défilèrent dans les rues du village sous les acclamations de la population heureuse de retrouver la liberté, soulagée également de n'avoir à déplorer aucun tué ni blessé durant les deux dernières journées.

A présent, nous étions enfin libres, après 52 mois d'occupation. Nous avions encore peine à nous imaginer cette délivrance.

Joseph Penning

### **La Libération de Plainevaux en septembre 1944**

Tout a commencé la nuit du 6 au 7 septembre 1944. Les jours précédents tout était calme dans le village depuis les mitraillages du 1<sup>er</sup> septembre à Almache (convoi allemand), à Carlsbourg (convoi allemand) et le départ des Allemands de la Croix Blanche où ils avaient installé une station radar.

Je fus réveillé en sursaut cette nuit-là (du 6 au 7 septembre) vers 3 – 4 heures du matin. J'entendais le bruit d'un convoi. Effectivement, par la fenêtre ouverte de ma chambre à coucher à la maison de mes parents, j'aperçois les lueurs occultées de nombreux véhicules débouchant de Menuchenet. Je crie à mes parents: "*Je crois que les Américains arrivent de Menuchenet*", et je m'habille et descend rapidement en bas.

Au moment où je veux ouvrir la porte d'entrée, stupeur! un coup de crosse de fusil frappe la porte et en même temps un cri: "*offen*" ! Pas de doute, ce sont des Allemands. Et j'ouvre la porte – autre moment de stupeur – un soldat en uniforme kaki (c'était un membre de l'organisation Todt) me braque son revolver sur la poitrine en criant: "*Terrorist...*". Je réponds: "*Nein terroriste*". Entretemps, ma mère s'était levée; mais déjà le soldat, suivi d'autres, s'était approché du buffet de la cuisine, une bouteille de vin en main. Il sort des verres du buffet et dit à ma mère: "*Vin...Mama...*". Les verres sont-ils posés sur la table qu'un soldat gris (qui m'a semblé être un "feldwebel") pénètre aussi chez nous. Il est suivi d'autres soldats. D'un vigoureux coup de poing sur notre table il chasse les membres de l'organisation Todt. Il exige d'ouvrir les portes de grange et fait entrer un petit camion dont les occupants sont vraisemblablement des troupes de transmission (présence de différents éléments de téléphone de campagne).

Le feldwebel passera la nuit dans le fenil, dans un trou pratiqué depuis quelques jours pour extraire le foin nécessaire aux chevaux. Les 2 ou 3 autres soldats trouveront place dans l'étable sur des bottes de foin.

A l'extérieur, j'aperçois Eugène Robert qui m'appelle et m'invite à l'entrée de la cuisine où couchés à même le pavé 3 ou 4 soldats allemands dorment exténués.

Sur la grand-route qui va vers Menuchenet (route existant avant la création de l'autoroute actuelle) un convoi de blindés *tigre* ou *panthère* monte vers le carrefour tandis que d'autres blindés se dirigent dans l'autre sens.

Les dernières heures de cette nuit se passèrent dans le calme. Le lendemain matin, mon père s'approcha du soldat téléphoniste qui dans sa camionnette à la grange réparait un appareil. Ce soldat parlait assez bien le français et avait fait comprendre à mon père qu'il en avait assez de la guerre. Peu de temps après, le feldwebel et les deux soldats vinrent déjeuner dans la cuisine. C'est alors que mon père s'adressa au vieux: "*Où allez-vous aujourd'hui?*", mais le feldwebel coupa sèchement: "*Monsieur, nous ne partons pas aujourd'hui*".

Au dehors, quelques véhicules militaires se déplaçaient: peu de trafic cependant sur la grand-route. Mais on se rendait bien compte que si la fin de la retraite était proche, il y avait encore des troupes allemandes au-delà de Menuchenet.

Le temps était gris, il se mit à pleuvoir; puis la pluie devint battante, c'était presque une tempête. La fin de la matinée approchait. Nous avons dîné comme d'habitude; les soldats allemands allaient à leur tour prendre leur repas quand soudain quelques violentes détonations retentirent. Le feldwebel s'écria: "*Panzer!*" et tous, immédiatement, quittèrent la table et que la plupart des soldats cantonnés dans notre quartier partirent...

Je quittai notre maison par l'arrière et c'est ainsi que je me rendis compte que quelques panzers tapis dans les fossés de la grand-route attendaient prêts à intervenir. Je rentrai précipitamment et de

nombreux voisins inquiets à la suite des détonations vinrent se réfugier dans la cave bétonnée de la nouvelle maison construite en 1938 (actuellement la maison de Pierre Nicolas). Il y avait notamment avec ma famille, Angelo Fadani et sa dame, Léona, femme de Ferdinand Pierlot et ses enfants, Hector Dupuis et sa femme.

Je faisais la navette entre la cave et le grenier de la maison où par l'une des fenêtres je pouvais apercevoir clairement ce qui se passait *Devant le bois*, lieu-dit situé à l'entrée du carrefour de Menuchenet et de la forêt.

La pluie avait pratiquement cessé. Soudain j'aperçus là-bas à l'entrée du bois, une animation intense. Deux ou trois petits canons étaient en position du côté droit. Les soldats qui les servaient s'étaient camouflés à l'aide de gerbes d'avoines qu'ils avaient empruntées aux moyettes plantées dans le champ contigu.

Les canons entrèrent en action mais le feu ne dura pas longtemps; on voyait néanmoins les flammes s'échapper de la gueule des canons et on entendait, bien sûr, le bruit des détonations ce qui ne rassurait pas les familles installées dans la cave. J'allais régulièrement rendre des nouvelles de ce qui se passait à l'entrée du bois.

Et bientôt ce fut la retraite. Des véhicules militaires repassèrent sur la grand-route. Puis repassèrent à pied, un groupe de soldats nettement fatigués, probablement une vingtaine; ils s'arrêtèrent au carrefour de Plainevaux (je les observais secrètement de ma fenêtre; certains traînaient leur fusil derrière eux.

Soudain, très probablement un sous-officier déjà âgé et de grande taille, porteur d'un caban au lieu d'une capote, de ses deux bras rejeta vers l'arrière son caban et avec une réelle audace, observa à la jumelle, ce qui se passait à Menuchenet..

Effectivement, entre les grands arbres (dont la forêt a été amputée pour la construction de la voie rapide), à l'orée du bois, je vis de mon observatoire des soldats qui s'échelonnaient et circulaient à cet endroit. Puis je fus attiré par un autre événement: de la fenêtre du grenier, j'aperçois soudain, sans me rendre compte de quel côté elle était venue, une chenillette allemande montée par deux hommes. Rapidement elle pirouette sur place devant la grange de Gabriel Nollevaux et va pénétrer dans cette porte de grange fermée à reculons. Le propriétaire arrivera à temps pour ouvrir; l'un des soldats sort l'air énervé, scrutant tout autour de lui, puis il s'empare de la brosse à laver de M. Sellette et s'empresse de faire disparaître les traces des chenilles sur le sol devant la grange.

Mais le conducteur a déjà entrepris de remettre le moteur en route et les deux soldats sur leur chenillette quittent ce lieu et rapidement se dirigent vers notre grange : j'arriverai trop tard pour ouvrir, mais ô surprise, la barre transversale a cédé et la porte de la grange s'est ouverte. La chenillette ne resta dans la grange qu'un petit instant, puis traversa la chaussée et vint s'encaster entre le calvaire et la maison d'Eugène Robert. Un des soldats portait le traditionnel ruban de cartouches.

Le père Robert, à l'intérieur de la cuisine, observait secrètement mes deux gaillards. Puis la chenillette s'avança à nouveau vers le chemin ; c'est à ce moment que environ 200 mètres plus bas, Arthur Denis, qui était dur d'oreille sortit de sa maison. Un des soldats lui criait mais en vain « *kwatir Monsieur* » (ce qui signifiait dans le langage du soldat allemand : se mettre à l'abri ; en patois, nous dirions « *s'acwati* », peut-être en avait-il retenu une bribe ?). La chenillette remonta vers la grand-route, mais semble-t-il pour gagner du temps, coupe court et traverse le verger « Bertrand » en défonçant la haie. La brèche sera visible longtemps. Eh bien, ce furent les derniers soldats allemands qui quittèrent le village.

Les Américains en vue !

Prudemment les gens sortent des maisons. On regarde, on se rassemble, on parle, on se rassure. Tous les regards se portent vers Menuchenet. On scrute la forêt. D'autres personnes et notamment Georges Nemery de Bellevaux (frère de Julien), Gustave Gillet, le bourgmestre faisant fonction Martiny et peut-être d'autres se seraient engagés par le chemin de « *la Combrue* » dans la pâture de Gustave Nemery et observaient à leur tour Menuchenet, près du hangar.

Entre temps chez Ferdinand Pierlot (en face de chez moi) les dames et demoiselles commencent à préparer des bouquets de fleurs.

Soudain, cela bouge du côté de Menuchenet. En effet, de chaque côté de la grand-route, sur les accotements gauche et droit et en file indienne deux groupes de soldats s'avancent (une vingtaine en tout). Au centre de la route, s'avançant au rythme des militaires un curieux engin, inconnu pour nous : c'était une Jeep...

Longtemps on observe ces soldats. Sont-ils allemands ? De loin, pas facile de voir la couleur des uniformes. L'un de nous s'écrie soudain : ce sont encore des Allemands ! Et l'on précipite les bouquets de fleurs dans la cave... Puis l'escouade approchant, on se rend compte cette fois qu'il s'agit bien de soldats américains.

Tout le monde s'avance avec prudence vers la grand-route avec, bien sûr, les bouquets que l'on a rafistolés. Et nous observons avec curiosité comment ces soldats s'approchent de la première maison du village, en l'occurrence, l'habitation de Julien Guillaume. La maison est vide, la famille étant partie en un lieu moins exposé.

L'un des soldats s'avança tronc baissé et le doigt sur la gâchette vers la porte d'entrée, l'autre contourna la demeure et s'approcha de la porte de l'étable.

Les premiers contacts sont chaleureux : on leur serre les mains, les femmes et jeunes filles offrent les fleurs. Mais nos libérateurs nous font comprendre que l'endroit est dangereux. Nous sommes à découvert et c'est à cet instant qu'un obus sifflera dans la direction des « *Prés Gyais* ». Tout le monde s'enfuira et se mettra à l'abri. Les soldats continueront leur route. D'autres s'installeront au lieu « *la queue de Levé* » près du petit pont. Ils y passeront la nuit.

On peut dire que notre village passera sa première nuit de libération dans le « no man's land ».  
Emile Perot

### **La libération du 7 septembre 1944 à Dohan**

Dans son agenda de l'année 1944, où Julia Body écrit consciencieusement les menus faits du quotidien de la guerre, elle note, à la date du 7 septembre : « On ne voit plus les Allemands. Les deux ponts ont sauté. Il paraît qu'il y a des dégâts ». De la rue Dohan-Bas où elle habite, elle peut observer le trafic sur la route de l'Etat menant à Noirefontaine, cette route qui a été inaugurée 8 ans plus tôt, en 1936. Elle peut aussi surveiller la route stratégique, mais qui n'est pas encore goudronnée, qui relie Fays-les-Veneurs aux Quatre Chemins en passant par Les Hayons et Dohan. Son regard ne peut voir les environs du pont et du château que les Allemands viennent de quitter après avoir fait sauter les deux ponts, l'ancien et le nouveau, à quelques minutes d'intervalle, à 6 h 45 du matin. Les partants avaient prévenu la population depuis plusieurs jours de l'imminence des destructions. Les ponts avaient été minés avec une quantité d'explosifs suffisante pour faire aussi sauter le village qui abritait des « terroristes ». C'est vrai que dans l'agglomération se terraient des juifs et des réfractaires au travail obligatoire.

Myriam Kubowski et sa mère ont, à leur retour en Israël, planté un arbre de la paix au nom de leur hôtesse qui, veuve de guerre depuis le 11 mai 1940, n'avait pas hésité à les héberger, leur évitant ainsi la solution finale des camps de Buchenwald ou d'Auschwitz de sinistre mémoire. En même temps, la famille Talbot (nom de guerre), avec père, mère et deux enfants, partageaient les paillasses d'un sous-sol où la lumière du jour entrait par un soupirail et l'imposte de la porte d'entrée. Les murs du fond étaient taillés dans le schiste veiné de quartz, d'où suintait une source au débit variable suivant les saisons. Le sol était de la terre battue sur laquelle les paillasses étaient alignées. Une restait souvent vide, c'était celle de l'infirmière du maquis des Mussettes, à Noirefontaine. Après avoir soigné les blessés français et allemands de la bataille de Luchy, le 22 août 1914, cette personne avait, à 45 ans, repris du service dans le maquis de la Semois et ses nuits la voyaient apporter le renseignement dans les camps voisins de Bertrix ou de Cugnon.

Chaque matin, l'abbé Henry, curé de Dohan, continuait à dire la messe de 7 heures et ma mère quittait la chambrée à 6 h 30 pour remonter dans sa chambre et y faire sa toilette. Ce matin-là, comme

à son habitude, ma mère s'est levée et madame Kubowiski, mue par un pressentiment, la supplia de rester et de ne pas aller à la messe. Bien lui en prit, car le souffle de l'explosion, arrachant les lambris de la chambre, aurait pu la blesser ou la tuer...

Un des deux domestiques hongrois, Gaby Suto, avait déniché, Dieu sait où, une carabine de guerre et voulait joindre son action à celle des maquisards de Dohan, dont notamment les deux forestiers Maurice Body et René Rochet. A son tour, ma mère le dissuada de le faire, par crainte d'une rétorsion de la part de l'occupant. Un mort dans la famille, le 11 mai 40, c'était suffisant ! L'on apprit plus tard que Noirefontaine devait être brûlé, une plaque « Dorpf zu brennen » ayant été apposée au carrefour de la gare.

Les atrocités d'Oradour sur Glane et de Bande montrèrent que les craintes étaient fondées.

Les Américains ont suivi aussitôt et un groupe s'est installé dans la ferme du château, face à l'hôtel de la Semois, au carrefour des deux routes, pour assurer le contrôle du passage du pont sur la rivière. J'ouvrais de grands yeux en regardant le chocolat et les oranges que je dégustais pour la première fois de ma vie. Après les privations de la guerre, c'était Bizance ! Ma mère parlait un peu anglais, suffisamment pour recevoir les deux officiers venus prendre le thé à la maison. Quelle chaleur auprès de ces militaires et quelle différence avec les militaires allemands qui partageaient, quatre ans plus tôt, la maison où nous étions réfugiés, lors de l'évacuation, à Isigny-sur-Mer, dans ce village qui allait devenir si célèbre à l'occasion du débarquement de Normandie du 6 juin 44. Plus aucune méfiance, à présent, rien que de la sympathie et des sourires, n'était pour nous les jeunes, la barrière de la langue. J'appris avec eux à compter en anglais. Quelle fierté !

Pour sécuriser le passage, les Américains avaient installé une barrière de mines en travers de la route, derrière une simple clôture. L'hiver 44/45 fut rude, neigeux et froid. Quelle joie pour les enfants de l'école communale de faire du traîneau sans être inquiété par une circulation quasi nulle. Le 1er janvier 45, ce fut le drame. Le fils du fermier, Maurice Mouton, ne pu maîtriser sa luge et alla culbuter un piquet qui tomba sur une mine dont l'explosion déchiqueta le corps du pauvre adolescent.

Cet événement marqua le départ précipité des militaires américains qui s'enfuirent sans demander leur reste, sans un salut. Ils ne revinrent jamais sur les lieux, honteux d'avoir, par manque de précaution, causé la mort d'un jeune garçon.

Peu à peu, l'euphorie regagna le village avec le retour des prisonniers que l'on allait accueillir en cortège à la Roche Percée. Ils revenaient d'Allemagne par le train jusqu'à la gare de Bertrix. Là, à pied, ils gagnaient Auby puis le Maka, la Semois que certains revoyaient pour la première fois depuis quatre ans...L'on ne peut traduire la joie indescriptible que, dans, notre cœur d'enfant, nous assimilions au plus beau jour de notre vie...

Jean-Etienne Hallet

### **Mon souvenir de la libération d'Herbeumont le 8 septembre 1944**

C'était il y a soixante ans et, pourtant, je m'en souviens comme si c'était hier.

J'avais alors 17 ans, l'âge d'or pour la jeunesse actuelle et celui de tous les dangers sous l'occupation allemande, surtout durant les semaines qui ont précédé la libération.

Dans le courant du mois de juillet 1944, une quarantaine de nazis belges, à la solde de la gestapo, sont venus s'installer à Herbeumont, pour y faire la chasse aux résistants, et ils y ont répandu la terreur. Tomber entre leurs mains était synonyme de tortures et de mort et nous le savions, grâce à mon voisin chez qui un de ces sinistres individus avait fait développer des photos le montrant, debout, revolver au poing, face à des victimes ensanglantées.

A cette époque, simplement sortir de chez soi pour faire des courses était devenu périlleux car, pour les « *gestapistes* » belges, nous étions tous des « terroristes » et, quand les Allemands faisaient des incursions dans le village, nous courions le risque de devenir des otages.



Le 2 septembre, ces « *gestapistes* » prirent la fuite avec un bataillon allemand en retraite qui séjournait à Herbeumont depuis fin août. Tous les dangers n'avaient cependant pas disparu avec eux. C'est ainsi que le 6 septembre, plusieurs dizaines de soldats de la Wehrmacht se sont déployés dans le village et y ont installé quelques mitrailleuses et autres engins défensifs, dont un canon. Heureusement, leurs velléités de résistance furent très éphémères puisque, après avoir tiré quelques obus à partir du *Terme*, vers *le pont de l'Oscar*, ils s'éclipserent sans combattre.

Cependant la tension restait vive. Rien ne permettait encore de croire que nous échapperions à des combats d'arrière-garde.

Le 8 septembre, au début de l'après-midi, la bonne nouvelle tant attendue s'est répandue très rapidement dans le village : « *Les Américains sont là !* ». Quatre de ceux-ci avaient fait une rapide reconnaissance, en jeep, jusqu'à la maison communale et le gros de la troupe arrivait par la *rue de Bravy*, après avoir passé la Semois au gué de la « *Basse-Bouloye* », à proximité du viaduc de Conques. En un temps record, toute la population est venue sur la Grand-Place pour applaudir ses libérateurs et manifester sa joie. Chez tous, l'angoisse des derniers jours avait fait place à l'euphorie et c'est surtout cette image d'une population en liesse que je retiens de notre libération.

Le passage des soldats américains à Herbeumont a duré plusieurs heures. Ils circulaient à pied, en file indienne, de chaque côté de la route et distribuaient généreusement cigarettes, chewing-gum et autres friandises. C'est par *la Voye-du-Four* qu'ils ont quitté le village. Après avoir passé la nuit dans la forêt domaniale, ils ont continué jusqu'au *pont de la Gayette* à Straimont et se sont dirigés ensuite vers Neufchâteau.

Julien Gengoux

### **Les Américains à Saint-Médard**

J'ai été sérieusement blessé à l'époque de la libération et n'en ai eu des échos qu'à la clinique de Longlier et ensuite à l'hôpital militaire de Bruxelles où j'ai été transporté par les Américains à la veille de l'offensive Von Rundstedt.

Arrêté par la G.F.P. le 9 mai 1944, j'avais été libéré le 24 juin 1944, sans doute par suite du débarquement. Lors de l'arrivée des Américains, j'avais rejoint le maquis si bien que la photo ci-jointe a été prise par ma sœur (publiée en 1<sup>ère</sup> page). Suivant ses dires, les soldats savaient que mon père avait été naturalisé aux U.S.A., informés, je suppose, par des expatriés gaumais.

Cette photo comporte un lieutenant, un sergent et le chauffeur américains avec mon père et son chien Tommy (Saint-Médard, le 7 septembre 1944).

Roger Mathelin

### **Bertrix 1944, la Libération**

Je ne me souviens guère de cette Libération. Je me rappelle – comme beaucoup d'autres sans doute – de ces camions remplis de soldats américains sillonnant nos routes. Nous avions quelquefois la chance que ces soldats nous jettent des friandises : chocolat ou chewing-gum. Je sais encore que des bals étaient organisés, et les jeunes gens dansaient sur la rue, dans chaque quartier de Bertrix.

Je me souviens mieux – hélas! – de ces boches qui occupaient le village, de la peur que nous en avions, et de l'emprisonnement de mes deux frangins en tant que "terroristes" (j'avais 9 ans et ils en avaient 19 et 25). Il faut croire que la joie s'oublie plus vite que la peur!

Jules Pignolet

### **Bertrix, la délivrance**

Cela faisait trois mois qu'on les attendait, et depuis quelques jours on en parlait de plus en plus : ils allaient arriver. Qui ça ils ? Les Américains bien sûr !

Depuis le débarquement de Normandie, on espérait chaque jour les voir arriver. Ceux qui avaient un poste de T.S.F. et qui écoutaient les nouvelles annonçant l'avancée des alliés, le racontaient

aux autres ; les enfants que nous étions questionnions nos parents pour savoir où ils étaient et d'où ils venaient. De l'autre côté de l'océan, nous répondait-on.

Nous allions voir sur notre livre de géographie, où était l'Amérique. On en parlait à l'école et à la récréation. Pendant les vacances, c'était à chaque rencontre et si l'on voyait le Cher Frère ou Monsieur le Maître, les questions revenaient sans cesse : « Quand les verrait-on ? » - « Ils avancent, dans quelques semaines ils seront là. »

De plus en plus souvent des avions sillonnaient le ciel, c'était un signe de nervosité chez nos occupants. Une dizaine de jours avant la fin des vacances qui se terminaient le 15 septembre, on entendit dire qu'ils approchaient de la frontière. On écoutait et un jour que le vent était du bon côté, on entendit le canon ; on voyait de plus en plus de véhicules allemands traverser le village venant de la direction de Bouillon ; ils foutent le camp nous disaient nos parents. Ils eurent encore le temps de faire sauter le pont de la Blanche, ensuite un calme étonnant ; puis tout à coup des cris : « ils arrivent ! ». Où étaient-ils cachés ?

Mais comme par un coup de baguette magique, on a vu des drapeaux belges à toutes les fenêtres. Ensuite un bruit sourd et soudain la délivrance, les camions et les jeeps des Américains montant de Renaumont ; tous les habitants étaient devant leur porte. Nos sauveurs devaient avoir des grandes poches, car ils lançaient toutes sortes de friandises : chocolat, chique anglaise comme on appelait les chewing-gum, biscuits et petits paquets de café sur lesquels on se ruait. Des cris, même des hurlements de joie ; quand un tout terrain s'arrêtait, on sautait dessus pour embrasser les magiciens. Ceux qui ont vécu cette journée ne pourront jamais l'oublier.

L.D., 8 ans en 44 à Bertrix.

### **Les Américains à Bertrix**

De l'arrivée des Américains à Bertrix, je n'ai aucun souvenir. Cependant, enfant de 4 ans et demi à l'époque, j'ai encore des souvenirs très précis des Américains à Bertrix.

Mon frère aîné, âgé de quinze ans en 1944, m'envoyait auprès des soldats Américains, et, la main tendue, en prenant certainement un air triste, je devais dire : « *Cigarette pour papa !* ». L'Américain compatissant me donnait une cigarette que je m'empressais de rapporter à mon frère qui me donnait pour salaire de ma quête, une friandise nouvelle, qu'on appelait *chewing-gum*, mais qu'il était plus commode d'appeler *chique anglaise*. Je vois encore ma grande sœur, index pointé vers le ciel, et j'entends encore la terrible sentence : « *Surtout, ne l'avale pas, car tu auras les boyaux tout collés !* ». De nos jours, on dirait que fumer nuit à la santé !

Marcel Servais

### **L'arrivée des premiers Américains à Rossart**

J'ai fait ma petite enquête dans le village de Rossart. Il en résulte que le jour de l'arrivée des premiers Américains dans le village n'a pas laissé de souvenir mémorable. Une dame âgée (76 ans actuellement) se souvient très bien qu'une jeune fille du village est montée dans une jeep pour embrasser un Américain... A l'époque, à Rossart, cette exubérance avait été jugée fort déplacée par le curé du village ! Ce même témoin se souvient aussi qu'un Américain avait emprunté une échelle en bois dans une ferme pour monter une ligne téléphonique. L'échelle étant vermoulue, le pauvre soldat fit une chute de plusieurs mètres et dû être évacué en ambulance militaire.

Voilà les pauvres fruits de mes recherches.

Cependant, ce que j'ai trouvé le plus intéressant, ce sont les souvenirs d'un garçon de Rossart, âgé de 7 ans à l'époque. Ce souvenir ne relate pas l'arrivée des Américains, mais plutôt, le départ des Allemands. Laissons-le parler.

« Un jour, mon père me dit : « *Les Allemands sont partis de Biourge. Il paraît qu'ils ont barré la route Biourge-Neufchâteau avec les arbres bordant la route pour empêcher les Américains de passer. Viens, nous allons voir* ».

A Biourge, ce n'était qu'un enchevêtrement inextricable de grands arbres empêchant le passage. Avec l'astuce de mes 7 ans, j'avais quand même remarqué, qu'avec un peu d'agilité, les Américains pouvaient se glisser entre certains troncs et passer aisément ; je leur montrerai la place...

Alors que j'étais plongé dans mes plans de stratégie, un adulte s'écria : « *Voilà les Allemands qui reviennent !* ». En effet, un camion militaire arrivait de Neufchâteau et se dirigeait vers Biourge. Un homme de Biourge dit à mon père : « *Venez vous cacher, il ne fait pas bon rester ici, ils sont devenus méchants depuis qu'ils doivent reculer !* ». Mon père et moi courûmes à la suite de cet homme. Il nous introduisit dans un abri creusé dans le verger, et boucha l'ouverture d'entrée avec une botte de paille.

Que se passa-t-il à l'extérieur ? Les Allemands avaient réquisitionné quelques badauds pour transporter des obus entreposés dans le parc du château de Gerlache dans leur camion bâché. Nous, dans notre cache, silence complet, mains jointes, pensées pieuses, on retenait sa respiration... Tout à coup, la botte de paille qui servait de porte d'entrée de notre cachette se mit à bouger... Il y a quelqu'un... Un silence angoissant, pesant, des yeux écarquillés, des dos qui se courbent, on se fait de plus en plus petits... la botte bouge encore... et tombe... Un chien ! C'est le chien de notre sauveur qui est venu rejoindre son maître ! Brave chien, il veut se cacher avec nous ! Mais les adultes n'étaient pas de cet avis et le chassèrent à coups d'insultes : « *Fiche le camp, sale bête, tu vas nous faire prendre !* ». Pauvre chien, seul, il a dû affronter les Allemands !

Les grandes personnes sont décidément bien étranges ! »

Marcel Servais

### **Décembre 1944 – Janvier 1945 à Linglé (Mortehan)**

La bataille des Ardennes fait rage, broyant les villes et villages du Centre Ardenne. La 3<sup>e</sup> Armée du général Patton, qui monte au secours de Bastogne encerclée, garde la Semois et tient un front qui passe par Libramont, Neufchâteau. Les troupes anglaises du maréchal Montgomery tiennent Dinant et la Meuse. Les paras et les panzers allemands occupent une ligne allant de Vaux-sur-Sûre, Saint-Hubert, Transinne et Ciergnon.

Pour bloquer les vallées de la Lesse et de la Lhomme, ce sont les paras belges et français, les fameux S.A.S. (Spécial Air Service) qui sont envoyés, montés sur des jeeps blindées armées de mitrailleuses.

Les Belges du colonel Blondeel, basés à Beauraing contre-attaquent à droite de l'armée anglaise vers Tellin, Grupont.

Les paras français venant de la région de Sedan doivent occuper la zone de Bertrix – Ochamps et établir leur P.C. dans les cryptes de l'église de Bertrix. C'est alors qu'une grave bévue se produisit.

Leur convoi composé de quelques jeeps devait quitter le Beaubru peu après la frontière française, bifurquer vers la droite et quelques kilomètres plus loin prendre un petit chemin, vers la gauche, conduisant à Mortehan (tout en restant sur la rive gauche de la Semois).

Ils ne le remarquèrent pas et c'est au carrefour suivant qu'ils plongèrent vers Herbeumont – Mortehan. Ils entrèrent dans cette localité en traversant le pont de la Semois (rive droite de la Semois). Après la traversée du village, ils se dirigèrent vers Bertrix, par Mortehan, au lieu-dit « *Linglé* », à plus ou moins 200 mètres du pont de Mortehan.

Ce pont est surveillé et gardé par des Américains.

N'ayant eu aucun contact radio, les sentinelles voyant venir un convoi, par la droite, crurent qu'il s'agissait d'Allemands et ouvrirent le feu sur les premiers véhicules, blessant mortellement un jeune officier, le capitaine Sassoon.

Le crépitement des armes cessa lorsqu'ils se rendirent compte qu'ils se trouvaient en face de S.A.S. français. Le manque de contact radio entre les Américains et le S.A.S. français n'avait pas permis à chacun de situer leurs positions exactes.

C'est en 1995, lors du 50<sup>e</sup> anniversaire de la libération qu'une stèle fut inaugurée et, chaque année, le 21 juillet, une délégation d'anciens combattants belges et français vient rendre un hommage vibrant à nos libérateurs S.A.S. et spécialement à ce jeune officier médecin, le capitaine Meyer Sassoon.

Marcel Lebas



LINGLE (Mortehan), la stèle photo Cl. Pignolet

IN MEMORIAM  
CAPITAINE MEDECIN  
MEYER SASSOON  
PARACHUTISTE S.A.S. FRANÇAIS  
TOMBE AU CHAMP D'HONNEUR  
MORTEHAN LE 24 DECEMBRE 1944

à gauche de la stèle, le drapeau français  
à droite, l'insigne : un glaive surmonté de 2 ailes  
et souligné d'une banderole avec l'inscription :  
« WHO DARES WINS »

\*\*\*\*\*

## LA ROUTE DU MAQUIS

La Maison du Tourisme de l'Ardenne namuroise (Bièvre, Gedinne et Vresse) vient de publier une nouvelle brochure intitulée « *La Route du Maquis* ».

Le 6 septembre 1944, les premiers Américains délivrent l'Ardenne namuroise de l'empire nazi. Bien que modeste, la résistance permit de préparer le terrain. « La Route du Maquis » nous dévoile comment quelques patriotes courageux ont lutté au dépend de leur vie pour le droit et la justice.

Ce circuit auto-routier de 170 km sur les hauts plateaux, collines et escarpements ardennais vous fera découvrir les grands moments de la résistance du maquis ainsi que des lieux historiques comme *le Camp des Blaireaux*, *la Chapelle du Flâchis*, *la Croix-Scaille*, ou encore le mémorial de Graide.

Grâce au fascicule, vous pourrez revivre l'histoire et découvrir des hommes comme *James de Liedekerke*, le curé de Willerzie ou encore le lieutenant-Colonel *Eddy Blondeel*. Plus qu'une visite touristique, il s'agit véritablement d'un hommage pour tous ceux qui se sont battus, nous permettant ainsi de circuler librement sur nos routes, à commencer par **La Route du Maquis**.

Viennent de sortir de presse également, 3 dépliants sur les 3 communes que couvre l'Ardenne namuroise et tout cela dans une pochette. La brochure et les dépliants sont disponibles gratuitement à la Maison du Tourisme de l'Ardenne namuroise à Vresse. En juillet et août, elle vous accueille de 9h à 19h tous les jours. Tél. : 061/29 28 27 – Fax : 061/29 28 32  
Courriel : [tourisme.vresse@belgacom.net](mailto:tourisme.vresse@belgacom.net) - site : [www.ardenne-namuroise.be](http://www.ardenne-namuroise.be)

\*\*\*\*\*

## LIVRES

### **Yvon BARBAZON, Les Baraques de la Vallée du Bois-Jean**

Le livre est sorti de presse, le 3 juillet 2004 à Bohan-sur-Semois, lors d'une conférence de l'auteur, organisée avec le concours du Syndicat d'Initiative de Bohan. Près de 80 personnes s'étaient déplacées de France et de bien loin en Belgique pour venir écouter M. Barbazon raconter avec force détails et photos, l'histoire de ces maisons situées à la frontière franco-belge entre Bohan, Hautes-Rivières, Failloué, Sorendal, là où la Semois devient Semoy. qui allaient s'ouvrir au commerce et à la contrebande.

La vallée du Bois-Jean appelée aussi vallée du Mort Bonhomme est située sur les terres de Bohan-sur-Semois (Vresse) ; elle sépare approximativement la Belgique de la France mais le ruisseau qui y coule, affluent de la Semois, se trouve sur le territoire belge.

Vers 1850, des travailleurs français s'établissent là puis tiennent un petit commerce où l'on sert à boire. Ces épiceries cafés, à deux pas de la frontière, au milieu des bois, allaient tirer un avantage de leur situation.

C'est donc au début du XX<sup>e</sup> siècle que ces maisons appelées *Baraques* allaient prendre un essor considérable, devenant le point d'arrivée et de départ d'un trafic intense, principalement de café, tabac, alcool, farine, allumettes, vêtements, etc. Des hommes lourdement chargés empruntaient les sentiers des collines usant de mille ruses pour éviter les douaniers qui en déployaient mille autres pour les débusquer. Des chiens aussi ont joué un rôle important dans la fraude qui ne se limitait pas aux villages de la frontière mais qui s'étendait loin dans les terres.

Les quatre Baraques principales portent le nom de leurs occupants : la **Baraque** Laurent, Poirson, la **Baraque** Gérard, du Bagimont, la **Baraque** Cagneaux, Bertrand, la **Baraque** Camus, Léger, Poirson, Lambert.

D'autres baraques connurent une renommée semblable à Bagimont, Sugny, Pussemange, Hérisson/Orchimont.

Des planches généalogiques, des plans et de nombreuses photos anciennes appuient l'histoire de toutes ces familles qui vécurent dans ces lieux.

Le livre de 84 pages, dessin de couverture de Jean Dufrière, format A4, a été édité et est vendu 14 euros (12 euros + 2 euros port) par le Cercle d'histoire et folklore Terres d'Herbeumont à Orchimont, 5575 Gedinne, compte n° 000-1416824-42. Infos : 061 / 58 87 26.

Il est vendu également à la Maison du Tourisme, rue Albert Raty, 83, à Vresse-sur-Semois et à la Librairie de la Semois (Thierry Buffet), Place Josué Henry de la Lindi, à Bohan-sur-Semois.

\*\*\*\*\*

**Jacques BRILOT**, la trilogie de **L'entité d'Yvoir au XXe siècle, tome 3 : Du rire aux larmes. Festivités, sociétés, calamités.**

#### I. Festivités

Chapitre 1 : Festivités annuelles : le nouvel an, la chandeleur, les grands feux, le carnaval, etc...

Chapitre 2 : Festivités exceptionnelles : le grand jeu d'Yvoir et de la Meuse, la féerie de Poilvache, ...

#### II. Sociétés

Chapitre 1 : Les 3 syndicats d'initiative, Godinne, Spontin, Yvoir.

Chapitre 2 : Les bibliothèques.

Chapitre 3 : Les sociétés culturelles.

Chapitre 4 : Les sociétés festives.

Chapitre 5 : Les sociétés folkloriques et gastronomiques.

Chapitre 6 : Les sociétés caritatives et d'entraide.

Chapitre 7 : Autres sociétés, cercle philatélique, les libres penseurs.

Chapitre 8 : Les sociétés ou associations patriotiques de chaque village.

#### III. Calamités

Chapitre 1 : La guerre 1914-1918 (dont le massacre de Spontin, les prisonniers, etc...)

Chapitre 2 : La guerre 1940-1945, l'invasion, l'exode, les craps, la résistance, les prisonniers, etc...

Chapitre 3 : Les catastrophes naturelles, épidémies, inondations, ouragans et tornades, etc...

#### IV. De la vie à la mort

Rites sociologiques de la naissance et de la mort.

L'ouvrage compte 304 pages, illustrées de 212 photos (et programmes) en noir et blanc, augmentées de 8 pages de photos couleurs, soient 312 pages au total.

Il est rempli d'anecdotes et un index final aide à la recherche des noms de famille. Couverture en quadrichromie, de 300 gr.

Il peut être obtenu en versant 30 euros (25 euros + 5 euros de port) au compte de l'auteur

N° 000-0979077-56 – Jacques Brilot, rue du Baty, 2, 5530 Yvoir. Tél. : 082/ 61 42 52 –

E-mail : [brilot@mail.be](mailto:brilot@mail.be)

**Roger MAUDHUY, Miss Rimbaud, une enquête de Max Stirner.**

L'auteur de ce polar est un Ardennais de Nouzonville qui a situé son roman dans la région de Charleville et des villages belges de la frontière (Gedinne – Bohan), s'attardant, au passage à regarder en connaisseur quelques sites remarquables.

Quand l'industriel Jules Mazy lui demande de surveiller sa femme, le privé Max Stirner s'attend à une banale affaire d'adultère.

Nathalie, l'épouse soupçonnée, une Erythréenne belle comme la reine de Saba, entraîne le détective à travers brumes et frimas de l'hiver sur les routes des Ardennes, entre France et Belgique.

Que trame donc l'énigmatique beauté, d'heures passées à ne rien faire, à d'étranges rendez-vous dans des lieux insolites, puisque de toute évidence elle n'a pas d'amant ?

Pour approcher de plus près son mystère, Max Stirner, fasciné, n'a plus qu'à se faire le complice de Nathalie dans la surprenante entreprise qu'elle a engagée.

En même temps qu'il fait découvrir le charme secret des Ardennes, ce roman policier original apporte une réponse tout à fait inattendue à une question d'ordre... littéraire et tient le suspens jusqu'à la fin de l'histoire.

Fin connaisseur de Simenon et de Léo Malet, Roger Maudhuy, avec ce premier polar, emprunte la voie tracée par ses maîtres.

214 pages, 12 euros, Editions France-Empire, rue Le Sueur, 13, F 75116 Paris. En vente dans toutes les librairies.

Du même auteur, vient de paraître **Le Rouet de Mère-Grand**, 192 pages, une cinquantaine d'illustrations, dessins et photos anciennes – format 24 x16 cm, Ed. *Les Cerises aux Loups*, Gérardmer. Voir présentation en annexe. Vendu en librairies 16 €.

\*\*\*\*\*

De bons ouvrages d'histoire ardennaise encore disponibles.

En 1978, M. l'abbé **Henri JACOB** publiait le 1<sup>er</sup> volume des Cahiers de la Haute-Sûre : **Les Seigneurs de Cobreville en la prévôté d'Ardenne (1400-1836)**.

Quatre autres volumes allaient suivre. Ces ouvrages, fruit de longues recherches dans les archives, allient rigueur scientifique et élégance du style. Ils nous dressent un portrait fidèle de la société (seigneurs, clercs, paysans) de la région de la Haute-Sûre à travers les siècles.

Une œuvre originale et de qualité.

En 1988, l'abbé Jacob reçut le prix d'Histoire du Crédit Communal de Belgique pour son ouvrage **Bruyères, bêtes et gens d'Ardenne (XVe-XVIIIe siècle)** (épuisé). En 1980, il s'était vu attribuer le Prix Renaissance des Ardennes pour l'ensemble de son œuvre.

Trois de ces ouvrages sont encore disponibles :

**Les Seigneurs de Cobreville en la prévôté d'Ardenne (1400-1836)**, Cahiers de la Haute-Sûre, I, 1978, 213 pages

**Paroisses d'Ardenne. D'une église sauvage à une sage église (VIIIe-XXe siècle)**, Cahiers de la Haute-Sûre, II, 1980, 259 pages

**Jalons d'histoire ardennaise**, Cahiers de la Haute-Sûre, IV, 1987, 288 pages.

On peut se procurer ces ouvrages, au prix de 12 euros chacun, à la Librairie Oxygène, rue Saint-Roch, 28, à 6840 Neufchâteau (tél. : 061/27 15 12), à la Librairie Ardennaise, rue de Saint-Hubert, 14, à 6890 Redu (tél. : 061/65 62 28) ou à la basilique de Saint-Hubert.

\*\*\*\*\*

**RECHERCHES**

M. Jean-Marie Grandfils, Gros-Fays, 43, 5555 Bièvre – Tél. 061 /50 05 85 –

E-mail : [jmgrandfils@swing.be](mailto:jmgrandfils@swing.be) - recherche des informations sur la boissellerie et le métier de tourneur sur bois en Ardenne et en Basse-Semois (techniques et essences utilisées, commercialisation des produits, photos...), au début du 20<sup>e</sup> siècle mais également à une époque plus reculée, où vivaient en plein bois et en bonne compagnie, une série d'artisans logeant en huttes (sabotiers, scieurs de long et tourneurs sur bois...). Merci d'avance !



Votre secrétaire

Recherche, pour aider un membre du Cercle, des renseignements à propos du film « Terroristes » réalisé en 1945 par le cinéaste Jean Gatti, tourné en grande partie à Alle-sur-Semois. Les figurants étaient des gens d'Alle et des environs. Si vous avez participé à ce film, si vous avez vu le tournage, si vous avez gardé des reportages, des coupures de presse sur ce film ou si vous possédez le film sur une cassette vidéo, auriez-vous l'obligeance de la contacter.

Recherche également des renseignements sur la culture des fraises en Basse-Semois.

\*\*\*\*\*

Si vous êtes habitant ou originaire de Sugny ou de Laforêt, ou simplement connaisseur, cette recherche vous concerne plus particulièrement :

Dans le cadre de la création d'une promenade didactique sur Sugny et Laforêt, nous recherchons des renseignements sur les lieux-dits suivants (origine du nom, légende,...) :

***La Croix Ginette - La Fontaine Sainte-Agathe - La Fontaine l'Hermite.***

Si vous êtes en mesure de nous aider, vous pouvez contacter :

M. Armand Golinveau, Echevin : tél. 061/ 50 02 28 ou

Centre culturel de Vresse : tél. 061/ 29 28 27.

Merci d'avance !

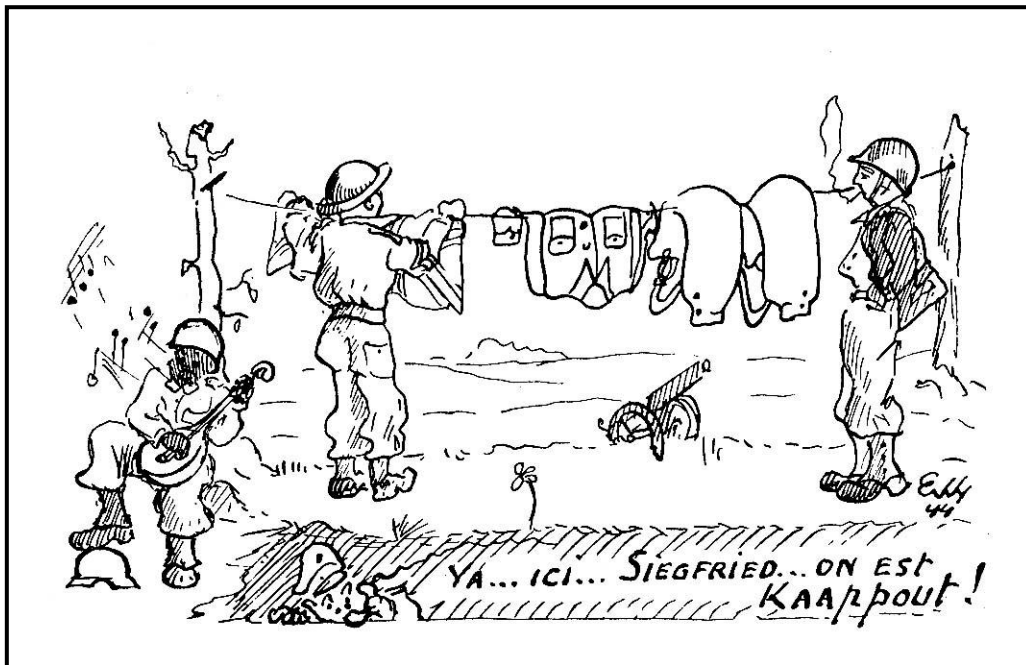
\*\*\*\*\*

***Le cercle des Légendes disparues*** recherche des participants **bénévoles** pour une reconstitution historique à Sugny prévue en mai 2005.

Si vous êtes intéressé, veuillez contacter : Ch. Vertenoëuil, GSM : 0476/ 49 11 81 ou

E-mail : [k.libert@tiscali.be](mailto:k.libert@tiscali.be)

\*\*\*\*\*



Les articles signés et publiés dans ces feuillets n'engagent que la responsabilité de leur auteur.  
Editeur responsable : Claudine Pignolet, Station 9, 5575 Gedinne.





